

## L'Essence des Ténèbres

### 1

Les essuie-glace battaient frénétiquement la mesure sous les trombes d'eau qui malmenaient le véhicule. Au loin, les premières lueurs de St. Marys se mirent à scintiller vaguement dans le pare-brise, derrière le ruissellement des gouttes de pluie.

L'appel du central le tira de ses pensées :

— Agent Elliott Cooper ?

— Lui-même.

— Vous allez prendre à droite à la prochaine intersection et continuer sur cette voie. Le lieu du contact ne va pas tarder à s'afficher sur votre GPS.

Il dut ralentir au point presque de s'arrêter tant les bourrasques de vent ébranlaient le tout-terrain ; pourtant un gros Chevrolet blanc, banalisé, qui lui avait été alloué pour les besoins de la mission. Arrivé au croisement, il bifurqua et laissa derrière lui les motels des abords de la ville. Les enseignes lumineuses qui clignotaient à intervalles réguliers s'effacèrent dans le rétroviseur les unes après les autres ; et avec elles, tout le confort dont il aurait pu profiter après la longue route qu'il venait de faire.

Le signal qui apparut sur l'écran du GPS indiquait un point isolé, situé dans les vastes étendues de forêt qui entouraient la ville de St. Marys, état de Pennsylvanie.

Il suivit l'itinéraire indiqué qui serpenta sur huit kilomètres à travers les vallées battues par la pluie, puis quitta la route pour s'engager sur une piste boueuse qui s'enfonçait dans les bois. À

plusieurs reprises, les roues s'embourbèrent. Il manœuvra très lentement et dut sortir la tête par la fenêtre pour se diriger au mieux. Il avait déjà plus de quinze minutes de retard, et s'il restait bloqué là, il risquait une pénalité sur sa prochaine prime.

Il détestait la pluie.

C'était une chose plutôt normale pour un agent spécialisé dans les surveillances de terrain. Après douze années de bons et loyaux services pour les renseignements fédéraux, il attendait du ciel un peu de clémence, mais bien souvent, il avait eu l'impression que les nuages ne choisissaient de se déverser sur les campagnes que lorsqu'il entamait l'une de ses planques.

Il arriva au point de contact et dépassa le véhicule de l'agent qu'il devait rencontrer, rangea le 4x4 sur le bord de la piste inondée, enfila ses bottes, son imperméable, et rejoignit l'homme qui l'attendait sous un parapluie. Alors qu'il pensait reconnaître un visage familier, cet agent-ci se révéla être un parfait inconnu.

— La ponctualité n'est pas votre fort, on dirait.

Ils échangèrent une poignée de main formelle.

— Vous avez vu la météo ? lui retourna-t-il.

— Oui. J'ai vu la météo, répliqua froidement l'autre.

L'homme observa Cooper fixement une fraction de seconde. Derrière ses verres de lunettes couverts de buée, ses yeux trahissaient une certaine impatience. Cooper n'eut pas le temps d'analyser ses traits plus en détail. Il était jeune, la trentaine tout au plus, un peu rondouillard. Sûrement qu'il passait beaucoup de temps assis derrière un bureau.

— Allons nous mettre à l'abri, j'ai des pièces à vous donner, dit l'agent.

Il lui emboîta le pas vers son véhicule ; un autre Chevrolet Suburban, tout aussi blanc et tout aussi banalisé. Le FBI ne faisait pas dans l'originalité de ce côté-là.

Une fois à l'intérieur, l'homme essuya méticuleusement ses lunettes et sortit de la boîte à gants une chemise noire plastifiée, frappée du sceau des services fédéraux.

— Voilà le dossier complet, avec une mise à jour. Je vous laisserai le soin de l'étudier plus tard. On a dû vous informer de la teneur de votre mission.

— Oui. J'ai tout ce qu'il me faut, lui répondit Cooper en feuilletant rapidement le contenu de la chemise, je vois à peu près ce qui m'attend, agent... ?

— ... Agent Reynolds.

— Très bien. Je ne vais pas vous retenir plus longtemps, agent Reynolds. Vous avez certainement une longue route à faire.

Il ferma le dossier et le glissa dans son imperméable.

— Effectivement, je retourne à New York.

Cooper le salua d'un geste et ouvrit la portière pour sortir.

— Conduisez prudemment, Reynolds, ils ont annoncé que la tempête continuait par là où vous allez.

— Je passerai la nuit dans un motel si ça se gâte.

— Bonne route.

— Merci. Bon courage à vous, agent Cooper.

Il ferma la portière et regagna son véhicule.

Le ciel déjà sombre s'obscurcissait encore avec le jour qui déclinait. La lune faisait de brèves apparitions entre les énormes masses de nuages qui filaient rapidement. Sa lueur blafarde couvrait les bois pendant quelques secondes puis disparaissait à nouveau dans les ténèbres qui s'installaient. Les grands arbres muets agitaient désespérément leurs branchages dans le vent glacé. S'il avait pu parler leur langage, pensa-t-il, peut-être lui auraient-ils révélé les faits sinistres dont ils avaient été les témoins.

Au cours des cinq derniers mois, la paisible ville de St. Marys avait été frappée par une série d'événements des plus terribles : plusieurs disparitions inexplicables, cinq au total, s'étaient succédé. La petite ville, qui comptait douze mille âmes, avait tout entière basculé dans l'angoisse. Ces événements tragiques auraient pu être rationnellement acceptés par les habitants de St. Marys s'il ne s'était agi de jeunes enfants. Toutes les victimes

étaient âgées de trois à cinq ans. Les rumeurs les plus sordides s'étaient répandues face au silence des forces de police. Les investigations menées par le capitaine Sherman n'avaient rien donné ; pas le moindre indice n'avait pu être relevé. Même si le terme d'*enlèvements* n'avait pas été officiellement prononcé, ces disparitions consécutives ne pouvaient pas être des coïncidences. Depuis trois semaines, le FBI avait relayé la police et repris la charge des enquêtes.

Il alluma le chauffage, bascula le siège passager en arrière et s'y installa le plus confortablement qu'il put. Il prit le temps de se servir un café, du moins ce qu'il restait au fond de sa bouteille isotherme. Il hésita à aller chercher son réchaud dans le coffre mais se ravisa, estimant la boisson suffisamment tiède pour être bue. Les premières fiches du dossier qu'il venait de parcourir avaient accaparé son esprit.

*Le 9 juin de cette année 2017, madame Madeline Jones, mère du petit Ryan, âgé de trois ans et cinq mois, se rend avec son enfant chez une amie, Abigail Harris, pour y passer l'après-midi.*

*Les deux filles de madame Harris, âgées de douze et quatorze ans, sont chargées de surveiller le petit Ryan qui joue avec elles dans le jardin clos de la demeure des Harris. L'après-midi est ensoleillé. Les deux mères discutent scolarité et éducation autour d'une tasse de thé sur la terrasse, non loin des trois enfants qui s'ébattent. Vers 15 h 30, madame Jones voit les deux filles passer en courant devant la terrasse. Elle cherche son fils du regard, mais ne le voit pas alentour. Interrompant alors la discussion avec son amie, elle se lève pour demander aux filles où est son petit. Elles lui répondent en souriant qu'ils jouent à cache-cache.*

Le petit Ryan ne fut jamais retrouvé.

Il porta le mug à ses lèvres. Le café était maintenant complètement froid. Il le posa machinalement sur le porte-boissons sans le boire et revint à sa lecture.

*Le 20 juin suivant, les nurses de la garderie de Maurus Street organisent une « après-midi collecte de fleurs » dans les champs environnants. À 16 h 30, lors du retour à l'établissement, la petite Iris Winkler, âgée de cinq ans, manque à l'appel.*

*Le 6 juillet, aux environs de 10 h du matin, Sean Watson, trente-huit ans, gare son pick-up sur le parking du Dave's Saw Shop, un magasin d'outillage où il a laissé sa tondeuse en réparation. Lorsqu'il en ressort, huit minutes plus tard, son fils Jaden, quatre ans, n'est plus dans le véhicule.*

*Sean Watson ne parvient pas à se contenir après avoir signalé la disparition de son fils. Dans l'heure qui suit les faits, il contacte les parents des autres enfants disparus et forme avec eux un collectif comptant presque une centaine d'habitants déterminés à agir. Sous la pression des parents, le capitaine Sherman organise aussitôt une battue qui a lieu le jour même. Elle rassemble presque huit cents personnes, agents de police et pompiers compris.*

Quarante-huit heures plus tard, le dispositif a couvert un rayon de quinze kilomètres autour de la ville. Les recherches ont été vaines.

*Le 18 août, à 3 h 22 du matin précisément, Cassandra Elmer, visiblement en état de panique, franchit la porte du poste central de police de St. Marys, accompagnée par son mari. Elle déclare avoir été réveillée en sursaut au cours de la nuit par son jeune fils Christopher, quatre ans et huit mois, qui l'a appelée en hurlant.. Lorsqu'elle a accouru jusqu'à sa chambre située au premier étage de la maison, la fenêtre était grande ouverte et l'enfant n'était plus dans son lit, ni nulle part ailleurs.*

Tiré de son sommeil, le capitaine Sherman en personne enregistra la déposition de Cassandra Elmer. Les faits survenus cette nuit-là chez les Elmer ne pouvaient que confirmer l'hypothèse d'enlèvements ; toutefois, Howard Sherman préféra garder les circonstances de cette disparition confidentielles. Il s'agissait avant tout de ne pas affoler plus encore la population

de St. Marys, dont le trouble grandissant menaçait de causer des débordements que le capitaine et ses hommes auraient eu du mal à gérer. Dès l'aube, ce dernier mobilisa une nouvelle fois tous ses effectifs pour une seconde grande battue. Celle-ci rassembla en tout mille sept cent vingt-huit volontaires.

Cette fois encore, aucun enfant ne fut retrouvé.

La pluie s'était remise à tomber violemment. Les rafales de gouttes martelaient la tôle du Chevrolet sans discontinuer. Il s'enveloppa dans son imperméable et sortit pour aller chercher le réchaud dans le coffre. Il avait besoin d'un autre café. Un café chaud, cette fois.

La nuit allait être longue.

Cooper aimait les débuts d'enquête, cette sensation de plonger dans l'inconnu, vers un lieu incohérent, où le moindre élément pouvait être interprété, *le point zéro...* là où tout avait commencé, à partir duquel il fallait tout reconstruire. Alors, sur cette scène improbable, dressée sur des déductions incertaines, se dessinaient les premiers indices tangibles, comme des acteurs qui sortaient de l'ombre, chacun leur tour, pour donner une représentation muette, fractionnée, de la réalité des faits.

Protagonistes amputés d'un théâtre de pantomime mortuaire.

Il fallait alors, très précautionneusement, sans omettre le moindre rapprochement, la plus infime similitude qui pouvait les lier, manipuler ces éléments de la plus habile des manières.

Cooper était devenu un orfèvre à ce jeu. Il maîtrisait parfaitement l'art de la trame dissimulée. Cette réalité souterraine sentait si fort la terreur et la mort qu'elle finissait tôt ou tard par remonter à la surface, comme un cadavre bleui et boursoufflé. Le temps pouvait réaliser cela. Le temps pouvait résoudre tous les mystères. Mais l'enquêteur était justement là pour devancer le temps.

Les hommes du capitaine Sherman avaient fait du mieux qu'ils avaient pu pour déceler des éléments qui auraient fait de ces disparitions des enlèvements. Mais bien que cela semblât

évident pour tous, rien, absolument aucune preuve tangible, ne vint confirmer cette hypothèse.

Le délicieux parfum de l'Aguadas qu'il s'était concocté emplissait le véhicule. Il se cala à nouveau dans le siège et dégusta son café tout en tournant et retournant dans son esprit les informations qu'il venait d'intégrer.

À ce stade de l'enquête, ces disparitions restaient des disparitions. Toutefois, les faits parlaient d'eux-mêmes. Il était techniquement possible d'aborder chaque cas en le dissociant des autres, comme s'il n'y avait eu aucun lien entre eux. Mais ce processus d'investigation ne servait justement qu'à prouver, tôt ou tard, l'existence d'un lien évident. Certains agents étaient chargés, dans ce genre d'affaires, d'aborder systématiquement l'enquête en suivant ce processus. Si Cooper se retrouvait à plus de dix kilomètres de St. Marys, au cœur de ces forêts, et sous ce déluge de fin des temps, c'était pour une raison particulière.

Une pièce du dossier était restée jusque-là confidentielle.

Posée sur le siège passager, la pochette plastique opaque que venait de lui remettre l'agent Reynolds attendait d'être effeuillée. Il termina de siroter son café, reposa le mug et, savourant l'instant, descella l'enveloppe pour en lire le contenu.

*Le 27 septembre qui suit les quatre premières disparitions – le FBI est alors investi de l'affaire St. Marys depuis huit jours – Garrett Pearson et sa femme Kaitlyn, accompagnés de leur fils de cinq ans, Timothy, se rendent chez les parents de madame Pearson pour y dîner. Ceux-ci habitent une maison située au nord à l'écart de la ville. Vers 22 h, le repas de famille se termine, les parents et leur fils regagnent le véhicule pour rentrer à leur domicile.*

*Il est 23 h 40 quand un conducteur alerte les pompiers : un véhicule est en flammes sur la chaussée de la North Fork Road. Arrivés sur place, les services de secours ne peuvent que constater la mort des occupants du véhicule. La police, prévenue, appelle aussitôt le FBI qui envoie plusieurs agents sur place. L'équipe scientifique sort de la carcasse fumante deux corps*

*carbonisés qui, grâce au numéro d'immatriculation du véhicule, sont identifiés comme étant ceux de Garrett Pearson, trente-cinq ans, employé de banque à St. Marys, et Kaitlyn Pearson, vingt-neuf ans, mère au foyer. L'un des agents constate sur le registre d'état civil qu'ils sont père et mère d'un jeune enfant. Moins de trente minutes plus tard, les grands-parents du jeune Timothy, informés du drame, certifient que leur petit-fils est bien reparti en voiture avec son père et sa mère après le dîner de famille.*

*Pourtant, seuls les corps de Garrett et Kaitlyn Pearson sont retrouvés dans l'automobile incendiée.*

La question qui se posa alors fut de déterminer dans quelles circonstances le petit Timothy avait pu quitter le véhicule. La première hypothèse fut celle de l'accident, au cours duquel l'enfant avait pu être éjecté de la voiture.

Après être sortie de la route, celle-ci avait terminé sa course contre un arbre en contrebas. L'avant droit de la Lexus était effectivement enfoncé. Cependant, un agent remarqua immédiatement que l'impact n'était pas celui qu'une telle sortie de route aurait pu causer. Les dégâts à l'avant de la voiture étaient mineurs et indiquaient une vitesse réduite du véhicule lorsqu'il avait percuté l'arbre. L'agent déduisit aussi que la force du choc n'avait donc pas été assez violente pour sectionner le circuit de carburant et enflammer l'automobile.

L'analyse des restes de la Lexus ne tarda pas à confirmer ces déductions.

Cooper se laissa bercer quelques instants par le balancement du 4x4 sous les bourrasques de vent. La pluie s'était arrêtée pour un temps. Les décharges de foudre continuaient au loin, derrière les collines. Leurs grondements arrivaient à ses oreilles après plusieurs longues secondes, assourdis, comme si la tempête se trouvait maintenant contenue dans une petite boîte rembourrée de coton.



Les portières du véhicule étaient restées verrouillées et aucune vitre ne s'était brisée. La possibilité de l'enfant éjecté était donc exclue. Il était encore plausible qu'il soit descendu de la voiture après l'impact, juste avant que celle-ci ne s'enflamme, et qu'il ait erré, en état de choc, jusqu'à se perdre dans les bois.

Dans ce cas, pourquoi Garrett et Kaitlyn Pearson n'avaient-ils pas quitté le véhicule eux aussi ? La violence de l'impact avait-elle pu leur faire perdre connaissance ? Non, puisque le choc avait été minime. De plus, tous deux avaient été retrouvés dans leur siège, ceinture de sécurité attachée. Aucun système d'air bag ne s'était déclenché.

Vingt-quatre heures après l'extraction des deux corps calcinés, le service d'analyse médico-légale rendit son rapport d'autopsie : la mort des Pearson n'était pas due à l'incendie de leur automobile, et leur système respiratoire ne faisait état d'aucune contraction qui aurait pu être causée par une asphyxie.

Leur cœur s'était arrêté de battre avant que le feu ne ravage le véhicule.

Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : cet accident était une mise en scène. Quelqu'un, ou plusieurs individus, avait volontairement causé la mort de Garrett et Kaitlyn Pearson. L'enfant avait été emporté avant que la voiture ne soit livrée aux flammes.

Des traces de pas avaient été relevées autour de la Lexus, mais il fut difficile pour les techniciens de l'équipe scientifique de distinguer les empreintes suspectes de celles laissées par les secours d'urgence qui étaient arrivés sur les lieux avant le FBI. Les pluies diluviennes qui tombèrent cette nuit-là rendirent impossible l'intervention de chiens. Les analyses montrèrent que les empreintes étaient probablement celles de trois personnes de corpulence moyenne. Les traces relevées disparaissaient dans les bois, en direction du nord. Il ne faisait aucun doute que l'enlèvement de Timothy Pearson était lié à ceux de St. Marys.

Il émanait de ce début d'enquête un mal indicible que l'agent Cooper, bien qu'aguerri, percevait d'une façon viscérale. Une

impression vraiment très inconfortable, qu'il n'avait pas l'habitude de ressentir. Il passa aussitôt à la page suivante, comme pour chasser la question glaçante du mobile des tueurs, et réprima difficilement un profond sentiment de haine.

— Putain de psychopathes, laissa-t-il échapper entre ses dents.

Le document qui apparaissait sur le dernier feuillet du dossier était une carte. Il connaissait bien ce genre de pièce. La photo satellite comprenait un périmètre de cinquante kilomètres de rayon autour de St. Marys. La partie nord du cercle, une zone entièrement couverte par les forêts, était délimitée par un surlignage rouge. Il s'agissait du secteur sur lequel il allait devoir opérer.

La dernière page concluait en énumérant ses objectifs de mission : surveillance stratégique de la zone, prélèvement d'éléments, détection et rapport de toute activité humaine sur la zone, recherche, intervention et interpellation de toute personne pouvant être impliquée, neutralisation si nécessaire.

Il parcourut le texte sommairement et referma le dossier.

Il savait parfaitement ce qu'il avait à faire.

Si ses supérieurs l'avaient désigné pour cette mission, c'était parce qu'il était l'un des meilleurs agents qualifiés pour ce genre de travail, l'un des plus fins limiers du FBI.

Et s'ils lui avaient confié la charge d'opérer sur ce secteur, c'était certainement parce qu'ils étaient convaincus que les individus qui avaient participé aux enlèvements de St. Marys se trouvaient encore cachés quelque part dans ces forêts.

Rien n'avait prédestiné Elliott Cooper à sa carrière d'agent. Son enfance s'était paisiblement écoulée dans une petite ferme aux environs de Shelton, dans le nord de l'Oregon.

Petit, il passait la majeure partie de son temps dans les collines avec son père, qui tenait l'exploitation forestière familiale. L'apprentissage du rude métier de bûcheron ne le passionnait pas vraiment, mais il aimait passer ses journées dans les bois, à courir après les papillons et sentir le parfum des fleurs. Cela lui procurait un sentiment de liberté qui exaltait son jeune être au plus haut point. Tout était possible dans les bois : les rencontres avec les insectes étranges qui y grouillaient, les chiens errants qui lui couraient après ou venaient jouer avec lui, les oiseaux qui chantaient leurs mélodies sans se soucier de la cacophonie générale que donnait l'ensemble de leurs improvisations, les odeurs puissantes d'humus, les baies qu'il cueillait pour les manger aussitôt, à toute heure... La vie n'était-elle qu'une suite ininterrompue de découvertes merveilleuses et de sensations enivrantes ? Alors au printemps de sa vie, le petit Elliott avait eu la chance d'expérimenter quantité d'aventures extraordinaires. Mais quand vint le temps de remplir ses cahiers et de rester enfermé des heures durant dans les salles de classe de l'école de Mountain View, les choses furent différentes. Elliott était un enfant intelligent, mais distrait. Il ne tenait pas en place plus de deux minutes. Cette énergie débordante qui l'animait compliqua la tâche de ses parents pour l'éduquer. Aussi, quand

il atteignit l'âge de quatorze ans, son père, voyant qu'il ne parviendrait pas à le motiver pour travailler avec lui sur l'exploitation, décida de l'envoyer dans un pensionnat à Portland.

À chacune de ses missions sur le terrain, il retrouvait un peu de la liberté de son enfance, du moins celle qu'il avait connue avant le pensionnat.

L'agent Eliott Cooper travaillait seul, le plus souvent. Ses supérieurs lui laissaient le choix des moyens dont il souhaitait disposer pour mener ses enquêtes. Il était libre d'adopter les méthodes d'investigation qui lui semblaient les plus appropriées. Bien sûr, il avait dû faire ses preuves pour en arriver là. Comme tous les agents spéciaux, il était passé par des phases d'instruction extrêmement éprouvantes, psychologiquement comme physiquement. Il gardait encore le douloureux souvenir d'un stage de survie en Afghanistan qu'il avait failli ne pas terminer.

Cooper était dans sa trente-huitième année. Il était en parfaite condition physique. Il partait courir tous les matins au saut du lit, et terminait ses journées par une séance de yoga. Il ne fumait pas, ne buvait pas autre chose que de l'eau minérale, ou du café, et se nourrissait exclusivement d'aliments biologiques. Il vivait seul. Enfin presque seul, puisqu'un chat du nom de Clarence cohabitait avec lui dans un loft situé dans St. Johns, le quartier populaire de Portland. Il avait trouvé Clarence un soir de pluie, dans la ruelle devant sa porte d'entrée. Le chaton, affamé et presque mort de froid, poussait de petits couinements suraigus. Malgré son odeur de vieille serpillère, il l'avait recueilli, puis adopté. Lorsqu'il s'absentait pour une mission, le chat disposait d'un distributeur automatique de croquettes – au saumon, ses préférées – qu'il lui avait fabriqué artisanalement. Pour ses besoins en eau, le chat n'avait qu'à se faufiler le long de la poutre qui traversait le loft jusqu'à une petite ouverture à clapet qui donnait sur le toit. Là, Cooper avait bricolé un récupérateur de pluie qui permettait à Clarence d'avoir de l'eau en continu.

\*

*2 octobre.*

Il fut réveillé par les premières lueurs du jour. Une aube des plus incertaines se levait. La tempête de la nuit paraissait comme suspendue au-dessus d'une chape de nuages qui pesait sur les bois. Son sommeil n'avait duré que quatre heures, tout au plus. L'avantage de ces 4x4 était que l'on pouvait y dormir relativement bien, malgré tout. Il se prépara un café et entreprit de planifier son premier itinéraire.

Le nord de la Pennsylvanie n'est qu'une immense forêt. La présence de l'homme y est presque étrangère, improbable, confrontée à la nature dans ce qu'elle a de plus brut.

Aucune habitation n'apparaissait sur le plan. Le secteur dont Cooper avait la charge comptait quatre-vingt-cinq kilomètres de long sur quarante-huit de large. Il bénéficiait de l'assistance d'un satellite de surveillance dont l'une des caméras était continuellement braquée sur la zone. À tout moment, un agent était à sa disposition pour l'informer de tout mouvement suspect. Il surligna de rouge les points qui pouvaient servir des activités clandestines : les rivières pour l'eau, les zones rocheuses pourvues d'anfractuosités qui pouvaient constituer des abris, la proximité de zones de culture ou celle de troupeaux de bétail... Il entoura les cinq cabanes de gardes forestiers qu'il allait utiliser pour dormir et déposer son matériel.

Il passerait dans ces forêts autant de temps que l'enquête demanderait pour être élucidée. Cela pouvait durer des mois. Généralement, les individus impliqués dans ce genre de crimes commettaient tôt ou tard des erreurs. Leurs dissimulations ne pouvaient pas perdurer sans montrer de failles. Cooper savait attendre. Il savait observer méthodiquement, avec la patience du prédateur. La moindre trace de leur passage, le plus imperceptible signe de leur présence lui suffiraient pour fondre sur eux. Tous les agents spéciaux avaient en commun cet instinct

qui ne se révélait que sur le terrain, dans les conditions bien particulières de *la chasse*.

En le voyant, rien ne laissait pourtant penser qu'Eliott Cooper ait pu porter en lui la moindre forme d'animalité. C'était un homme tout ce qu'il y avait de plus calme et discret au quotidien. Il était le voisin poli et serviable qui aidait la vieille dame à traverser et ne manquait jamais de saluer les habitants du quartier d'un sourire. L'instruction des services fédéraux incluait un package de bonne conduite et d'irréprochabilité sous tout rapport.

Bien qu'il fût proche de la quarantaine, il avait étrangement l'apparence d'un jeune homme. Les filles de St. Johns le surnommaient *Mr Cookies*, en référence à l'ancienne fabrique de biscuits de St. Lombard Street dans laquelle il avait aménagé son loft. La plupart des nanas du quartier auraient volontiers croqué dedans. D'autres filles trouvaient louche de le voir tout le temps seul, sans copine. Cooper était un beau mec. Brun, assez grand, mince. Un visage d'ange au regard sombre, orné d'un léger sourire en coin qui disait qu'il ne fallait pas lui raconter d'histoires. Toujours impeccable, très aimable, mais pas causant. Mystérieux. Il suscitait chez elles une curiosité teintée de méfiance. Mr Cookies était trop parfait pour être honnête.

Il ne fréquentait aucun établissement de nuit, hormis le supermarché du coin qui restait ouvert en continu. Il s'y approvisionnait de temps à autre en produits d'entretien, briques de lait et croquettes pour chat. On le voyait parfois glisser jusqu'à son van, un Pontiac Montana sport bleu nuit, pour prendre le large. Cooper était, selon l'expression, un gars qui ne faisait pas de vagues. Cela lui arrivait de converser formellement, et de façon tout à fait amicale, avec des riverains qui souhaitaient échanger avec lui. Mais s'il se prêtait au jeu des relations de voisinage, on devinait facilement que ce n'était pas sa tasse de thé. C'était un solitaire, de la plus irréductible des espèces. Entre ses missions, il occupait ses jours de repos en partant pêcher au lac Rimrock, situé au nord de Portland. Il y restait souvent plusieurs jours, accompagné de Clarence qui, au

comble du bonheur, avait ainsi l'occasion de se nourrir de poisson frais jusqu'à s'en faire éclater la panse.

Il aimait profondément la nature, la saveur simple et authentique du bonheur que lui procuraient ces moments. Il lui arrivait parfois d'exprimer ses pensées tout haut à l'attention de Clarence : « Tu vois, le chat, si tous les hommes étaient des chats comme toi, les choses seraient beaucoup plus simples sur notre bonne vieille planète... mais il n'y aurait pas autant de poissons dans les lacs, évidemment ». Récemment, il avait vécu une brève relation avec une fille du service médico-légal, Barbara, une nana sophistiquée, assez déjantée dans son genre. Elle était interne stagiaire. Ils s'étaient rencontrés pendant leurs heures de travail, autour d'un petit tas de viande posé sur une table d'autopsie – ce qui restait de l'une des victimes de Slash Williamson<sup>1</sup>. Ils avaient beaucoup ri et dîné sur place ; sushis, évidemment. Quelques jours plus tard, leur relation s'était dégradée : Cooper la faisait jouir, mais ne parvenait pas à la satisfaire intellectuellement après leurs ébats : elle était férue de philosophie sur l'oreiller et il n'était déjà pas très bavard avant de faire l'amour. Elle avait claqué la porte du loft un beau matin et n'avait plus donné signe de vie. Il l'avait appelée par curiosité quelques jours après. Elle lui avait répondu qu'elle en avait marre de son silence et que ses macchabées étaient de meilleure compagnie que lui.

\*

Il se barda de son sac à dos et se mit en route. Le ciel était encore chargé de nuages mais avec ce qui était tombé, il était très peu probable que la tempête pût revenir. Le sentier serpentait entre les arbres et disparaissait sous les souches d'arbres morts et les tapis de mousse. L'humidité ajoutait encore au froid mordant de l'aube. Le parfum des bois lui sautait aux narines au point de l'enivrer, et ce n'était pas pour lui déplaire.

---

<sup>1</sup> Un tueur en série dont la spécialité était d'utiliser un broyeur pour dissimuler les corps de ses victimes dans des boîtes de pâté pour chiens.

Cooper était dans son élément. Il avait grandi dans les forêts. Il savait écouter et comprendre le langage des oiseaux et des bêtes. Il pouvait ressentir le flux de la vie, inaltéré par l'homme depuis l'aube des temps. Ici, aucune entrave à la prolifération des espèces, aucune limite véritable dans cette symbiose sociétale primitive. La vie, la mort, la justice, des notions inexistantes pour les habitants des lieux. On survivait... ou on mourait, et l'on ne se posait pas toutes ces questions que se pose l'homme.

Le sentier déboucha sur une grande clairière ombragée. Au centre de celle-ci se trouvait un abri en rondins. La lumière du jour passait difficilement à travers l'épaisse ramure des bois. Il sortit de sa poche une clé rouillée : un passe des services forestiers. La cabane était en bon état vu de l'extérieur, mais il préféra se faire un avis une fois la porte franchie. Il grimpa les marches en vieux sapin qui grincèrent sous son poids, introduisit la clé qui accrocha la serrure et parvint sans mal à déverrouiller la porte. Son regard balaya méthodiquement les vingt mètres carrés de la seule pièce de l'habitation. Visiblement, personne n'était venu ici depuis des mois à voir le réseau de toiles d'araignée qui couvrait les murs. Mais l'essentiel était là : du bois coupé, un poêle en fonte, une arrivée d'eau et une couche, rustique mais confortable.

Il laissa tomber son sac à dos et s'assit sur une chaise en bois. Ses épaules cuisaient après les quatre heures de marche qu'il venait de faire. Il resta ainsi quelques minutes, pensif.

Quelque part dans ces bois, ces enfants étaient peut-être encore en vie. Leurs ravisseurs les maintenaient enfermés, nourris, entretenus comme de jeunes plantes que l'on veut préserver de la flétrissure. Il ne pouvait s'empêcher de penser à eux. Le traumatisme d'un enlèvement restait irrémédiablement gravé dans la mémoire de la victime, à plus forte raison dans celle d'êtres aussi jeunes et vulnérables.

Cela lui rappela un cas sur lequel il avait planché pour ses examens à l'école de police fédérale : celui d'une petite fille de huit ans, Erin Sullivan. L'enfant avait disparu lors d'une après-midi d'été au parc d'attractions de Santa Monica, pourtant



accompagnée par sa nourrice. L'hypothèse de l'enlèvement était plus que probable, car aucun corps n'avait été retrouvé sur les digues qui entouraient le parc, situé en bord de mer. Après plus d'un an d'investigation, et aucun indice trouvé, toutes les pistes possibles avaient été épuisées. L'enquête fut fermée. Quatorze années plus tard, le commissariat central de Los Angeles reçut un appel en urgence : plusieurs coups de feu avaient été entendus dans une rue d'un quartier résidentiel habituellement très calme. Lorsque les forces de police investirent la villa signalée par le témoin, ils trouvèrent, gisant sur le sol de la cuisine, le corps criblé de balles d'un homme âgé de cinquante-huit ans, baignant dans une mare de sang... Une jeune fille se tenait prostrée sous une table, un Automag 45 Smith & Wesson dans la main.

Cette femme de vingt-deux ans n'était autre qu'Erin Sullivan, enlevée quatorze ans plus tôt par l'homme qu'elle venait d'abattre. Les psychologues et les intervenants médicaux spécialisés mirent plus de deux semaines pour lui faire prononcer quelques mots seulement. Elle retomba ensuite dans le silence et se mura dans la réalité qu'elle s'était inventée pour tenir pendant toutes ces années de captivité. Le psychopathe qui l'avait enlevée avait pratiqué sur elle un lavage de cerveau à base de neuroleptiques et de séquestration intensive. Il avait réussi à lui faire croire qu'il était son père et que toutes les atrocités qu'il lui infligeait au quotidien étaient chose courante dans une famille. L'éclair de lucidité qu'avait connu Erin Sullivan au moment où elle s'était emparée de son arme pour le tuer n'avait pas duré plus de quelques secondes, selon les psychiatres. Pendant les vingt années qui suivirent, elle continua d'évoquer le souvenir de ce monstre avec des larmes de tristesse dans les yeux, jusqu'à ce qu'elle mît fin à ses jours, dans une chambre de l'hôpital psychiatrique de Rosemead, à Los Angeles.

Il se leva et alla remplir le poêle de billots de bois, moins pour se réchauffer que pour chasser la noirceur qui l'envahissait. Lorsque les sentiments prenaient le dessus, il se rappelait aussitôt que la haine et toutes les impulsions émotionnelles

étaient des obstacles à la lucidité. Sa réflexion devait être libre de tout obscurcissement. Il fallait maintenant agir vite, et bien. Plus les heures passaient et plus les chances de retrouver les enfants sains et saufs s'amenuisaient.

Sous le robinet d'eau glaciale qui crachotait bruyamment, il rinça une casserole pour y faire cuire du riz.

Une question ne l'avait pas quitté depuis son étude du dossier durant la nuit. Cette pensée l'avait suivi tout le long de son parcours, comme une ombre silencieuse : les Pearson avaient été retrouvés morts brûlés dans leur véhicule, et leur fils Timothy avait été enlevé par les auteurs de cette mise en scène. Mais aucun élément n'avait permis de déterminer les circonstances exactes de leur assassinat.

Leur mort était restée inexpliquée.

Les enquêteurs s'étaient concentrés sur la disparition de Timothy, car c'était la priorité. Timothy était la seule voie à suivre, la seule piste qui pouvait conduire aux autres enfants.

Il versa le riz dans la casserole qui glougloutait sur le feu et enleva son pull. Il alla entrouvrir l'une des deux lucarnes pour aérer la cabane des vapeurs d'eau. Il égoutta le riz, attrapa une poêle et y jeta les oignons qu'il venait de couper. Il cassa ensuite trois œufs puis les remua dans un bol. Il cuisinait machinalement, sans être là. La question de la mort des Pearson revenait sans cesse à l'assaut de son esprit.

Ce n'était pas son boulot d'y répondre. Sa mission était de retrouver les enfants, vivants si possible, et de mettre hors d'état de nuire les auteurs des enlèvements. Mais il y avait quelque chose d'autre dans cette question qui le travaillait anormalement. Il se connaissait parfaitement. Il savait qu'il ne trouverait pas le sommeil s'il n'y apportait pas de réponse.

Il mit de côté la poêle et l'omelette qui grésillait dedans, et alla prendre son téléphone cellulaire dans son sac à dos. Il balaya du doigt la liste de ses contacts professionnels et trouva rapidement celui qui était le plus à même de le renseigner. Il lança l'appel sécurisé.

— Salut, Cooper, ça fait une paye !

Son vieux pote Matt qui bossait au bureau central du FBI.

— Salut, Matt, tout va bien pour toi ?

— Tout va pour le mieux. Tu me dois vingt dollars sur le dernier match des Bears.

— Ha ha, tu perds pas le nord, plaisanta Cooper.

— Non, pour ça je suis une vraie boussole, mon pote.

— OK, c'est noté. Écoute, je t'appelle pour une affaire sérieuse. St. Marys, ça te dit quelque chose ?

— J'ai vu passer le dossier. Pennsylvanie, plusieurs enlèvements d'enfants. C'est moche, dit Matt.

— Vraiment glauque.

— Tu es sur l'affaire ?

— Oui.

— En quoi est-ce que je peux t'être utile, mon vieux ?

— Tu as toujours accès au fichier central ? lui demanda Cooper.

— Disons que je suis en mesure de répondre à beaucoup de questions sur beaucoup de sujets différents.

— Il y a un point que je voudrais éclaircir.

— Attends. J'ouvre le dossier... dit Matt en posant le combiné sur son bureau.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— Voilà. Je t'écoute, vide ton sac.

— L'affaire St. Marys se divise en cinq cas de disparition, dit Cooper. Va sur le dernier cas, en date du 27 septembre dernier.

— J'y suis. Timothy Pearson est déclaré disparu à 0 h 38 par nos services. Ses deux parents sont décédés dans l'accident qui est survenu aux environs de 22 h 30. Leur véhicule est sorti de la route et a percuté un arbre avant de s'enflammer, etc.

— Très bien, va sur le rapport d'autopsie des corps de Garrett et Kaitlyn Pearson rendu par l'équipe médico-légale.

— J'y suis. Où est-ce que tu veux en venir, Cooper ?

— Dis-moi mot pour mot ce qui est mentionné dans la conclusion de ce rapport, Matt.

— C'est juste un compte rendu technique, sans fioritures :

« L'état de calcination avancé des corps ne permet aucune analyse fiable. Taux d'incertitude estimé à 80 %. Les deux empreintes ADN ne sont plus lisibles, effacées par la combustion.

La cause de la mort ne peut être établie. Aucune contraction thoracique et aucune lésion pulmonaire ante-mortem, donc aucune asphyxie. L'arrêt cardiaque est survenu avant l'incendie du véhicule.

Hypothèse des causes probables de la mort des deux victimes : injection intraveineuse (ou ingestion forcée) d'un neurotoxique létal. Ici encore, la combustion rend impossible l'identification du neurotoxique. Sous réserve de validation, et en attente des pièces du dossier annexe classé 5d. »

— Un dossier annexe ? s'étonna Cooper.

— Oui, il semblerait que certaines pièces médico-légales aient été confiées à un autre service.

— Quel *autre service* ?!

— Impossible d'avoir l'info. Ce dossier est classé 5d. Tu sais ce que ça signifie ?

— Vaguement, lâcha Cooper.

— Qu'il faut une habilitation spéciale pour ouvrir ce type de fichier.

— Tu n'y as pas accès ?

— Seule une poignée de nos plus hauts responsables peut y accéder.

— Ce genre de restriction n'est pas couramment utilisé, il me semble ?

— Non, c'est extrêmement rare. Je n'en ai vu passer que quatre depuis que je bosse pour le Bureau. Qu'est-ce qui te travaille, Cooper ?

— J'ai la charge de cette enquête. J'aurais dû être informé de ces pièces avant leur passage au secret, voilà ce qui me travaille.

— Ce genre de procédure est prioritaire... dit Matt.

— Oui, c'est justement ce qui me pose problème.

— Quoi qu'il en soit, Cooper, notre conversation est entendue par le service interne. C'est un peu comme si tu avais officialisé le problème.

— Évidemment, mais je ne sais pas si ça m'aidera à obtenir des réponses, dit Cooper sans cacher son dépit.

— Pour ma part, je ne pourrai pas te renseigner plus que ça.

— OK. Je te recontacte, Matt. Je pense à tes vingt billets.

— Ça marche. À bientôt, Cooper. Je te tiens informé si j'ai du nouveau.

Il posa le téléphone sur la table et sortit sur le perron pour s'aérer. Les étoiles scintillaient dans le ciel limpide où se dessinaient encore quelques nuages retardataires. Le croissant de la lune naissante, tranchant comme la lame d'une faux, lui parut un sourire funeste. Il s'assit sur un vieux rocking-chair qui moisissait dans un coin et se laissa aller d'avant en arrière, doucement d'abord, pour s'assurer que le siège allait tenir le coup, puis en donnant progressivement de l'amplitude au mouvement. Il essayait de se relaxer mais n'y parvenait pas. Les pièces médico-légales qui avaient disparu dans un dossier 5d ultraconfidentiel lui tournaient dans la tête. Cooper était ordonné, méthodique ; commencer une mission sur des bases incomplètes le dérangeait dans son fonctionnement. Il prit une profonde inspiration et se contraignit à se laisser aller dans le balancement du fauteuil. Les services internes avaient certainement eu de bonnes raisons d'enclencher cette procédure. Le FBI était une mécanique parfaitement huilée, rien n'était laissé au hasard.

Mais au-delà de cela, l'intuition de quelque chose de profondément anormal dans cette enquête ne l'avait pas quitté depuis qu'il était arrivé à St. Marys. Maintenant qu'il était dans ces forêts, le sentiment qu'un mal obscur s'y dissimulait prenait peu à peu le dessus sur les questions techniques. La nature des faits, en elle-même, sortait des normes communes à ce genre d'affaires. En dehors du cadre d'une même famille, les cas d'enlèvements d'enfants en série se comptaient sur les doigts d'une main. Quel genre de monstre pouvait planifier les rapt de si jeunes êtres, et surtout : à quelles fins ?

Il se leva pour aller faire réchauffer son omelette et retourna la manger dehors. Les derniers nuages avaient filé au loin, laissant apparaître dans la nuit toutes les constellations que l'espace pouvait offrir à la vue. Il consulta la météo qui prévoyait pour le lendemain un temps stable et une journée ensoleillée. Il termina son repas et alla se coucher. Une nuit de sommeil réparatrice était finalement tout ce dont il avait besoin.

### 3

Il se trouvait maintenant sur les ailes noires d'un immense oiseau nocturne qui tournoyait au-dessus des vallées. La nuit glaciale figeait les forêts. Il pouvait apercevoir, très loin en bas, des foyers qui brûlaient entre les cimes des arbres, îlots de lumière dans l'océan d'ombre. Des silhouettes enfantines dansaient autour. Il entendait leurs chants et leurs rires qui montaient puis se perdaient dans la voûte céleste, mais lorsque l'oiseau géant descendait pour s'en approcher, les chants cessaient et les foyers s'éteignaient sans qu'il parvînt à les atteindre, un à un... Ils se fondaient dans la nuit avant qu'il pût distinguer les visages de ces enfants... Ils disparaissaient... un à un.

À 7 h du matin, le vibreur de sa montre le tira de ce rêve hypnotique. Il se massa longuement la nuque et constata que le matelas sur lequel il avait dormi avait été rembourré

sommairement avec du foin séché, puis recousu. Par la lucarne, il vit les lueurs bleuâtres de l'aube qui enveloppaient déjà les bois. Il alla se passer de l'eau fraîche sur le visage pour se réveiller, s'habilla rapidement et se harnacha de son sac à dos. Il se mit en route pour une boucle de reconnaissance dans les environs ; un premier contact avec sa zone de surveillance.

Le soleil brillait maintenant de tous ses feux, mais ses rayons ne parvenaient pas à percer la canopée. Les bois étaient plongés dans un halo crépusculaire où les ombres dansaient en se moquant du jour. Plus il s'enfonçait au cœur des forêts, plus la sensation qu'il ressentait depuis le début de sa mission devenait oppressante.

Une sorte de vide se faisait en lui-même.

Comme si sa flamme de vie se retenait de briller, pour se préserver d'un souffle obscur.

Quelque chose l'observait.

Il en était presque certain. Son instinct ne l'avait jamais trompé. Il prit le temps d'analyser cette impression, car le sentiment d'être observé était toujours généré par une cause extérieure, bien réelle. Il comprit alors ce qui était à l'origine de cette sensation : depuis qu'il avait quitté la cabane, il n'avait entendu aucun chant d'oiseau, ni aucun cri ou râle produit par un quelconque animal... Toute vie semblait absente des bois, comme si la mort elle-même tenait ces lieux au creux de sa main et soufflait de sa bouche flétrie ce silence macabre. Cooper était un agent aguerri, mais il sentit à cet instant la morsure froide de la peur. Une peur primaire. Du plus profond de son être, son instinct le prévenait d'un danger indicible.

Il arriva face à un ancien viaduc ferroviaire qui surplombait une gorge. Tout en bas, un jeune torrent rugissait furieusement. La structure d'acier était hors d'usage, à en voir les herbes qui poussaient sur les voies. Les vieilles poutres rouillées et les planches attaquées par la moisissure ne le dissuadèrent pas de franchir le précipice.

Une fois de l'autre côté, il sortit de la voie abandonnée et entreprit de gravir le versant de la colline. Arrivé au sommet, il

sortit ses jumelles et balaya minutieusement le panorama qui s'offrait à lui. Le temps extrêmement clair qui suivait généralement une tempête était une opportunité inespérée, la visibilité était parfaite. L'océan de verdure se dessina nettement dans les jumelles. Il ne remarqua rien qui pouvait laisser penser à une activité humaine de ce côté-ci de la colline. Il grimpa plus haut sur le promontoire et orienta son observation vers les étendues situées dans la direction opposée.

Son attention fut soudain attirée dans un vallon où semblait persister une nappe de brume matinale ; il était pourtant presque 10 h du matin. Il pouvait s'agir d'un phénomène de microclimat ou plus simplement d'un réseau de grottes souterraines d'où émanait de l'air plus froid. Une fois encore, il ressentit le poids de ce silence qui pesait sur les lieux. Dans ses jumelles, aussi loin qu'il pût voir, aucun oiseau ne volait, pas même le plus petit insecte. Il tenta de trouver une explication rationnelle en se disant que l'automne ne se prêtait pas à l'éclosion de la vie, bien au contraire.

Mais une telle absence était profondément singulière.

Pour ne pas dire anormale.

Il reporta son attention sur le vallon brumeux. Il pouvait aussi bien s'agir de la fumée d'un feu que de brouillard, après réflexion. Il décida de faire une halte prolongée sur cette colline et sortit de son sac de quoi se restaurer un peu. Si d'ici deux heures la brume persistait, il déciderait de se rendre sur la zone pour éclaircir ce mystère. Tout en mâchonnant une ration énergétique au goût de bacon, il alluma son réchaud pour se préparer un mug de soupe. Patiemment, il attendit deux heures, assis à l'ombre, sous les ramures d'une épinette. Quand il prit ses jumelles pour observer à nouveau le vallon, le tapis de ce qui semblait être du brouillard stagnait encore au-dessus des bois.

Il marqua le point sur sa carte.

Il s'y rendrait le lendemain pour élucider le phénomène.

Il lui fallait maintenant regagner la cabane et prévoir de quoi passer une ou deux nuits sur place. Il se leva et se remit en route. Il reprit le même itinéraire qu'il avait suivi à l'aller pour gagner



un temps précieux, et parcourut les dix-huit kilomètres qui le séparaient de la cabane au pas de course, bondissant sur les rochers, aussi silencieux qu'un chasseur indien derrière une bête. Même si la piste de ce vallon brumeux était insignifiante, il tenait maintenant quelque chose. Malgré lui, il accéléra sa foulée, comme pour se soustraire à ce silence, ou pour éviter d'en chercher les raisons possibles, car de toute façon, il n'en trouverait aucune. Il courait maintenant dans l'irrationnel le plus absolu. Il en était presque perdu. Il se raccrocha à la vision de son rêve : les visages des enfants qui jouaient et dansaient autour des flammes, mais à nouveau les ténèbres les engloutissaient, et lui avec, le laissant se débattre dans l'incertitude. Chaque seconde comptait. Il courait toujours plus vite, soufflant comme un cheval fou... Il était devenu la proie ; au-dessus de lui, et partout autour, planait un prédateur invisible. Bien sûr, tout cela était sûrement une illusion, certaines situations pouvaient faire naître dans le mental les constructions les plus insensées.

Mais ce silence et cette inertie dans ces bois étaient bien réels.

Et cela restait parfaitement inexplicable.

Dès qu'il eut gagné la cabane, il s'empressa de rassembler tout ce dont il aurait besoin pour rester en autonomie plusieurs jours. Il prévint large car il ne savait pas combien de temps lui prendrait cette excursion sur la zone du vallon aux brumes étranges.

En plus de son revolver habituel, un Glock 21, il s'équipa d'un fusil à lunette, parfait pour la chasse, dans l'hypothèse peu probable où il parviendrait à trouver du gibier. Mais cette arme lui serait indispensable dans le cas où le genre de bête qu'il était venu chasser dans ces forêts ferait l'erreur de sortir de l'ombre. Cooper était habilité à tuer si nécessaire.

Il nota dans son rapport les faits improbables qu'il avait observés en y inscrivant simplement : « Absence d'activité notable de la faune forestière sur la zone ». Il ingurgita rapidement une autre ration énergétique et se remit en route.

La nuit était aussi noire que de l'encre, mais la lune n'allait pas tarder à se lever. Il constata qu'il s'était presque habitué au silence.

Et cela ne lui plaisait pas du tout.

Le jour s'était effacé pour laisser place au crépuscule et rendait peu à peu ce qui revenait de droit à la nuit souveraine. La nuit qui, chaque soir, revêtait lentement les bois de son habit somptueux de noirceur.

Maintenant, les choses obscures et grouillantes pouvaient errer librement, et toutes les peurs trouvaient leurs raisons d'être. Hommes et bêtes pouvaient se tapir dans leur antre, se blottir les uns contre les autres, pour préserver fébrilement la pâle lueur de leur vie. À toute question, il n'y avait plus de réponse. L'obscur anéantissait la raison pour laisser dominer le doute et l'ignorance. Depuis l'aube des temps, autour des cheminées, l'on contait alors les histoires les plus terribles. Parfois, elles étaient vraies. Le mal s'enracinait et proliférait ainsi dans la nuit.

La lune se leva, majestueuse, au-dessus des bois.

Cooper apprécia l'instant.

Il resta un moment assis à contempler le croissant de lumière pâle. Il lui était arrivé, quelques fois, d'exprimer le ressenti que lui inspiraient de tels instants par des mots. Une prose simple et efficace, qui lui ressemblait. Au cours de ces moments, il ressentait toujours une profonde incohérence dans sa vie. Car, bien loin du poète, il n'était presque pas différent des bêtes qu'il traquait.

Il chassa ses rêveries et revint à sa mission.

La lune n'émettait qu'une faible lueur, mais sa clarté lui suffirait pour progresser sûrement sur le sentier. Il n'utilisait pas la moindre source de lumière directe car cela aurait pu trahir sa présence. Du point de vue pratique, la nuit était un outil de travail efficace. Il se leva et reprit son parcours. Moins d'une heure plus tard, il arriva à proximité de son objectif et établit son campement en retrait, quelques centaines de mètres plus haut,

sur un versant. Il décida d'attendre la journée du lendemain pour entreprendre ses investigations dans le vallon brumeux.

\*

Cette nuit encore, le même rêve vint troubler son sommeil. Il se trouvait encore sur cet oiseau dont il ne pouvait voir que les ailes immenses battre les ténèbres dans un bruissement sourd. En bas, les forêts étaient parcourues par les vents et paraissaient comme un océan d'ombres mouvantes. Il chercha à y apercevoir les lueurs des feux de joie autour desquels les enfants dansaient, mais seul le tapis végétal allait et venait au gré des vents. Brusquement, il sentit l'oiseau s'élever avec force et vit l'océan noir s'éloigner rapidement au-dessous. La bête montait, et montait encore vers les cieus sans étoiles, toujours plus vite. Soudainement, il bascula dans le vide.

Il s'éveilla en sursaut, haletant.

Sa montre indiquait 5 h 30. Il fit glisser la fermeture de sa tente et s'en extirpa sans bruit. Il se chaussa et but quelques gorgées d'eau. La lune avait disparu derrière les collines, mais l'aube qui la relayait commençait à éclairer faiblement les bois. Il fit quelques mouvements pour se dégourdir, s'étira comme un chat : flexions, extensions, puis grimpa sur un rocher pour observer le vallon distant d'environ deux cents mètres en contrebas. Aucun signe de présence humaine, et toujours aucune manifestation d'une quelconque vie animale, nulle part. Il vérifia le chargeur de son arme de poing, passa son fusil à lunette en bandoulière dans son dos et se mit à escalader la roche vers le sommet du promontoire.

Il prit son temps pour grimper, plaçant ses mains dans des prises solides et rugueuses, tous ses sens en éveil. Au fur et à mesure de son ascension, la nuit se dissipait pour céder la place aux premières clartés diaphanes. Quand il fut arrivé au sommet, le soleil d'automne commençait à se déverser sur les frondaisons rouges et mordorées.

Il pouvait voir clairement le relief de la vallée où persistaient les brumes mystérieuses. Vues de l'endroit où il s'était posté, elles ressemblaient à des fumeroles qui émanaient du sol, de la plus incroyable des manières. Il glissa sa main dans sa poche dorsale et en sortit son appareil pour faire des prises de vue précises du phénomène. Subitement, un cri strident retentit dans la vallée. Il leva aussitôt les yeux au ciel et aperçut un rapace de taille imposante qui tournait au-dessus de lui. Il captura l'instant de plusieurs prises de vue habiles. C'était un magnifique aigle pêcheur dont l'envergure dépassait deux mètres. Il cherchait certainement de quoi se nourrir depuis des heures et, n'ayant repéré aucune proie, il commençait à s'intéresser sérieusement à lui.

— Tu n'as rien trouvé à te mettre sous la dent, mon pauvre vieux... et ce n'est pas moi qui serai ton déjeuner, lui lança-t-il.

Durant quelques secondes, le rapace lui fit repenser à son rêve énigmatique. Il y chercha une signification vaguement prémonitoire. Lorsqu'il regarda les cieux pour y revoir l'aigle, celui-ci avait disparu au loin. Il entendit son cri résonner une dernière fois dans une vallée voisine, puis le silence mortuaire revint s'abattre sur les forêts.

Il reporta toute son attention sur le tapis de brume qui, chose incroyable, semblait continuer de s'étendre lentement alors que le jour se levait. Il fit d'autres photos et filma minutieusement la progression pendant cinq bonnes minutes. Dans le fond du vallon, il pouvait distinguer, sous les fumeroles, un tertre circulaire qui s'élevait au-dessus des sous-bois. D'énormes blocs de roche s'y amoncelaient curieusement et émergeaient du manteau de brume. Il rangea l'appareil et décida de redescendre l'abrupt pour aller explorer les lieux sur place.

Il se laissa glisser en rappel le long de la paroi et pénétra prudemment la couche de brouillard. La température était ici nettement plus froide. Les volutes de brume s'étiraient autour de lui à son passage, puis s'accrochaient à ses jambes, l'enlaçaient curieusement comme si elles avaient été douées de vie. Il gravit les abords du tertre et arriva dans la clairière où se

dressaient les immenses blocs de roche qu'il avait pu observer d'en haut. Ceux-ci étaient en fait disposés selon un agencement ordonné. Ces lieux étaient certainement les vestiges d'une construction qu'il estima être très ancienne. La structure était colossale. Les ruines formaient en effet une multitude de cercles concentriques composés de mégalithes massifs, dont la plupart étaient encore dressés vers le ciel. Les plus hauts de ces édifices devaient s'élever à plus de dix mètres, à vue d'œil. Son équipement de détection ne lui indiquait, ici encore, pas la moindre activité. Il entra dans le dédale brumeux formé par les blocs de pierre. Il fit plusieurs photos et, gardant son appareil en main, déambula durant plusieurs longues minutes avant d'arriver dans une partie dégagée au centre de ces ruines. Il bondit sur l'un des rochers, qui était couché, et sortit son enregistreur vocal. Il s'assit pour entamer un rapport.

— Deuxième jour. Après avoir repéré un vallon d'où se dégageaient des fumées persistantes qui laissaient penser à une présence humaine, je me suis rendu sur place. Comme tout le territoire que j'ai parcouru jusqu'à présent, la zone ne montre pas le moindre signe de vie. Je viens d'investir une structure située sur un tertre dans le fond du vallon. Cela me paraît être une ancienne ruine. La température y est anormalement froide. Je n'ai trouvé pour l'instant aucune explication rationnelle à ce phénomène, pas plus qu'à l'absence de vie animale dans ces forêts. Même si ces faits m'interrogent, ils sortent du cadre de l'enquête. Je vais quand même approfondir mes recherches sur ce secteur et passer ici deux nuits.

Il arpenta longuement les couloirs des ruines sans relever le moindre indice, puis remonta à son campement pour se restaurer. Après avoir englouti une portion de soupe de pommes de terre, il se prépara un café.

Assis le dos contre la paroi, il observait méthodiquement la nappe de brume immobile. Une pensée lui traversa soudain l'esprit. Il s'empara brusquement de son enregistreur vocal et le mit en marche.

— Bien que je n'aie aucune compétence qualifiée en paléontologie, je dois mentionner que ces ruines me semblent extraordinairement anciennes. La question qui se pose est celle de l'origine de ces édifications. Sur le continent américain, ce type de construction me semble pour le moins improbable. Certains de ces mégalithes que j'ai pu observer sont visiblement enfouis dans la terre à une profondeur sûrement très importante. La disposition de la structure, du moins celle qui apparaît à la surface du tertre, évoque celle d'un lieu sacré, comme celui de Stonehenge en Europe. À ceci près qu'ici, les blocs de roche sont plus nombreux, et de proportions largement supérieures en taille et en volume.

Il plongea du regard dans les ruines et, pendant quelques secondes, tenta d'imaginer quelle peuplade autochtone pouvait en être à l'origine. Les puissantes tribus amérindiennes Shawnees, Loups ou Andastes, qui étaient restées indépendantes des Anglais comme des Français, avaient certainement eu des origines très anciennes, mais cette roche était à l'état *fossile*... Il nourrit ses réflexions d'une gorgée de café mais finit par se raviser.

Il s'égarait.

Il termina son mug à la hâte. Il avait déjà perdu trop de temps avec ces questions. C'était à un paléontologue d'y répondre, pas à lui. Il prépara son sac pour se remettre en route. Ses gestes étaient rapides et concentrés, mais ses mains tremblaient, car dans son esprit revenait le rêve des enfants qui dansaient et riaient autour des flammes.

Ils étaient retenus captifs quelque part, dans les environs. Peut-être que certains d'entre eux subissaient des atrocités en ce moment même, peut-être en étaient-ils déjà morts.

Il enlaça sa corde d'escalade autour de son épaule et redescendit vers les ruines. Une fois au pied de l'un des plus grands blocs rocheux, il lança le grappin qui trouva aussitôt une prise, tendit la corde d'un coup sec, et escalada la paroi. Il plaça au sommet une caméra qui filmerait les lieux en continu, puis il recommença l'opération sur un autre bloc. Tout le dispositif de

surveillance pouvait être contrôlé à distance depuis la cabane des gardes forestiers. Il serait instantanément prévenu de la moindre activité détectée, humaine comme animale. Passer ici encore deux nuits ralentirait la mission, mais bizarrement, il ressentait une nécessité à rester sur place.

Ces ruines exerçaient sur lui une attraction qu'il n'expliquait pas.

Il hésita.

Une nuit de plus lui parut être un bon compromis.

Il alla jusqu'à la tente chercher un outil qui lui permettrait de prélever des échantillons de roche. Un petit marteau ferait l'affaire. Il s'agissait d'abord de casser la gangue fossilisée qui recouvrait la pierre originelle. Il se mit à l'entamer en frappant le plus fort qu'il put. Des fragments de pierre friable fusaient dans tous les sens. Il martela la roche durant un moment qui lui parut interminable, ses avant-bras étaient comme deux torches brûlantes. Pourquoi s'obstinait-il ainsi ? N'aurait-il pas dû laisser ce travail à un spécialiste ? Lorsqu'il en vint à bout, elle était entamée sur vingt centimètres d'épaisseur. Il était en sueur et haletait comme une bête.

Les lueurs des derniers rayons de soleil ne parvenaient plus à passer l'épais brouillard qui baignait le dédale. Il s'équipa de sa lampe frontale et braqua le flux lumineux vers le dégagement circulaire qu'il était parvenu à creuser. Le minéral qui y apparaissait était d'un noir intense, aussi sombre que la plus noire des nuits. La lumière de la lampe y luisait d'une façon *incompréhensible*... La pierre semblait en effet absorber l'éclairage dégagé par les leds. La clarté émise était comme avalée par la noirceur de la roche inconnue. Il donna plusieurs petits coups sur sa lampe frontale, celle-ci fonctionnait pourtant tout à fait normalement. Il la retira de sa tête pour observer de plus près le phénomène incroyable. La roche étrange luisait sous la lueur affaiblie de la lampe et semblait capter son énergie par vagues successives... Le champ lumineux paraissait *avalé* par la surface minérale insondable. Il observa, stupéfait, les leds en train de clignoter et diminuer en intensité à chaque sursaut de

lumière, jusqu'à voir la lampe s'éteindre totalement, une dernière fois, pour ne plus se rallumer. Il allait devoir se passer d'éclairage.

Il brandit le marteau et l'abattit sur la surface noire comme le jais. Le coup ripa durement en un bruit sec qui brisa le silence. Malgré la force de l'impact, il sentit que la pierre était restée intacte. Il renouvela le geste en lui donnant encore plus de force, mais à nouveau, l'outil ricocha sans entamer la paroi. Il leva à nouveau le marteau et l'abattit de toutes ses forces, laissant échapper un cri. Rien. Pas le moindre éclat ne fut arraché de la roche.

Il respira profondément et laissa redescendre l'excitation qui l'avait gagné. Le découragement succéda à la curiosité. Il prit le temps de réfléchir. L'analyse de ce minéral ne servait pas l'enquête, dans l'immédiat du moins.

Les enfants avaient repris leur danse macabre dans son esprit.

Il tapota à nouveau sa lampe frontale, qui resta éteinte. Il observa les alignements de mégalithes dans le noir, immuables. Il se sentit soudain minuscule face à l'immensité, sous l'œil de l'infini. Il eut l'intuition que ces ruines renfermaient un secret aussi ancien que le cosmos.

Il rangea le marteau et sortit son enregistreur vocal :

— 5 octobre. Troisième jour de mission...

Il consulta sa montre.

— ... 21 h 08. Cette enquête commence à prendre une tournure invraisemblable. D'abord, il y a ces forêts, où je n'ai jusqu'à présent pu observer la moindre forme de vie. Aucun chant d'oiseau, aucun cri de bête, à part celui d'un aigle affamé qui tournoyait au-dessus de moi... Même les ruisseaux semblent retenir leur cours. Et maintenant ces ruines, nimbées d'un brouillard inexplicable qui persiste nuit et jour. Je viens d'essayer de prélever des échantillons de roche sur l'un des mégalithes qui forment un dédale au centre des ruines. La matière dont est constituée cette pierre...



Il chercha ses mots, mais préféra ne pas faire état du phénomène qu'il avait observé.

— ... m'est inconnue. Elle est extraordinairement dense. Je ne suis pas parvenu à en extraire le plus petit fragment. J'en arrive presque à oublier l'objectif de ma mission.

Son regard se leva encore vers les blocs érigés dans la nuit laiteuse, presque malgré lui. Il ressentit une fascination hypnotique qu'il chassa aussitôt.

— Je vais retourner à la cabane et faire le point. J'en profiterai pour emprunter un itinéraire différent et étendre la couverture de la surveillance.

#### 4

— Cooper, espèce de mauviette... c'est ton tour, saute !

— Vas-y, Elliott ! Te dégonfle pas !

Juste au-dessous de ses orteils qui s'agrippaient comme ils pouvaient à la rambarde d'acier rouillé, plus de vingt-cinq mètres de vide.

— Cooper, l'écoute pas, putain, tu vas t'aplatir comme un flan à la cerise, ça va être moche à voir ! lui cria son ami Will.

Tous les deux étaient toujours fourrés ensemble dans ce genre de virée derrière les murs du pensionnat. Elliott se tourna vers lui, dos au vide, avec un large sourire qui éclairait son visage d'ange. Tout en continuant d'arborer une magnifique moue de ravissement, il s'élança au-dessus du pont, battant des bras en

imitant le cri d'un corbeau. La chute lui parut interminable. Son estomac remonta si haut dans sa cage thoracique que le cri d'oiseau se changea sur la fin en un gargouillis. Il pénétra les remous sans trop de mal.

Pour s'extraire des rapides, ce fut plus compliqué.

— Pardonnez-moi, vous êtes madame ?

Le visage du jeune interne en blouse blanche était blême.

— Cooper. Lorna Cooper, répondit la jeune femme fluette et effacée qui cachait ses larmes derrière un mouchoir blanc. Je suis la mère du jeune Eliott.

L'homme déglutit et prit un air grave :

— Madame Cooper, votre fils Eliott souffre de multiples contusions, dont un trauma crânien important. Il est...

— Dites-moi s'il va s'en sortir, docteur ! l'interrompit-elle d'un ton déchiré, au comble de la peine.

— Votre fils est entre la vie et la mort, madame, nous allons faire notre maximum pour le ramener.

La jeune femme brune se tint immobile, laissant ses larmes couler sur ses joues comme une pluie d'automne, face à la baie vitrée de la chambre de réanimation où son fils était alité.

Eliott, quant à lui, n'était pas là. Il ne se trouvait pas plus alité que dans une chambre médicalisée d'un quelconque service d'urgence. Il se sentait parfaitement heureux, formidablement libre, à nager dans les eaux écumeuses de la rivière et à plaisanter avec ses camarades dans les cascades ensoleillées.

Il n'avait pas conscience que ses fonctions vitales s'affaiblissaient de minute en minute et que son cœur finirait par cesser de battre s'il se laissait gagner par le sommeil profond.

Il continua à nager, à rire et à jouer sur les berges de la rivière.

Le père d'Eliott, un colosse haut de presque deux mètres, était d'origine amérindienne par sa mère, Kanda, une Native pure souche. Cette dernière avait fait des prières et des rituels durant toute la semaine qu'avait duré le coma d'Eliott. Elle fut la seule personne autorisée à entrer dans la chambre de réanimation alors que les courbes vitales d'Eliott étaient

presque plates. Elle vint s'asseoir près du lit et lui murmura des paroles sacrées. Elle sut que, du fond de la nuit où il se réfugiait peu à peu, il les avait entendues et comprises. Ces mots en langue tolowa remerciaient les Esprits et les priaient de l'accueillir de nouveau dans le monde des vivants.

Le jeune corbeau survécut.

Depuis cet accident, Cooper était entré en lien avec ce que les shamans appelaient *l'autre côté*. Délibérément, grand-mère Kanda ne lui transmet pas la connaissance dont elle avait hérité de ses ancêtres. Les enseignements obéissaient à des règles strictes. Le voyage qu'avait fait Eliott dans le monde des Esprits faisait de lui un *Iyayenagi*, vivant du côté des vivants, et esprit de l'autre côté. Le don qu'il avait reçu sans le savoir lui interdisait d'être initié aux pratiques shamaniques, même aux plus simples rituels. Car ces facultés recélaient un grand pouvoir qui pouvait influencer en mal sur son expérience d'homme s'il les utilisait trop tôt, sans y avoir été initié. Un jour, peut-être, il les découvrirait par lui-même. Ce jour-là, Kanda, ou un autre sage, serait là pour lui apprendre à maîtriser ce don. Mais peut-être aussi qu'il ne le découvrirait jamais. La règle était que lui seul devait en prendre conscience. Aucun shaman ne l'aiderait à révéler ses facultés.

Tout comme les rapides de la rivière Lewis, la jeune vie de Cooper ne fut pas un fleuve tranquille. Ses parents furent contraints de le retirer du pensionnat de Portland suite à des problèmes disciplinaires récurrents. Il était alors âgé de seize ans, une vraie tête de mule, arrogant et rebelle. Son père, découragé, confia l'enfant terrible à sa mère.

Kanda vivait presque recluse, dans un hameau accroché aux flancs du mont Jefferson, au sud de la réserve indienne de Warm Springs. Même si l'idée de partir vivre chez sa grand-mère n'enchantait pas Eliott, il n'avait pas le choix. C'est pourtant dans ces vallées de montagne, à l'écart du monde, qu'il vécut les plus belles et les plus riches années de sa vie.

Grand-mère Kanda était restée la jeune fleur qu'elle avait toujours été : une ancienne hippie qui avait fait Woodstock et s'était battue pour toutes les causes perdues de l'époque. Avec

patience et amour, elle soigna ses blessures d'adolescent. Eliott passait la plus grande partie de ses journées à l'aider dans les champs pour ses cultures. Elle vivait de la vente de plantes médicinales et aromatiques et en tirait de maigres revenus. Avant les longs mois d'hiver, il partait couper du bois au petit matin, à la hache, car la tronçonneuse était un outil néfaste à l'environnement. Combien de trépidantes soirées il passa avec elle, à refaire le monde en écoutant tourner des vieux vinyles de Creedence Clearwater, Ravi Shankar, Grateful Dead, des Doors et des autres.

Trois années passèrent. Lorsqu'il fut en âge de décider par lui-même, il rêvait de parcourir le monde, avait soif d'aventures. Il quitta la ferme et alla s'installer à Portland, grâce aux modestes économies qu'il avait pu faire. Il vécut ainsi quelques mois dans la confusion de la ville, livré à lui-même. Il décida alors de s'engager dans l'armée, sur les conseils de son père. « Tu pourras voir du pays et cela te disciplinera, tu en as besoin », lui avait-il dit.

Grand-mère Kanda n'approuva pas cette décision. Elle regrettait de le voir partir. Toutefois, après ces trois années passées à lui donner une éducation amérindienne traditionnelle, elle avait su révéler le meilleur qui était en lui. Eliott était encore jeune, mais il était bon, prêt à expérimenter sa vie d'homme dans le tumulte du monde moderne.

Lorsqu'il s'éveilla, sa montre affichait 6 h 18. Il alla se passer de l'eau sur le visage et sortit devant la porte pour voir le ciel. Bien que le soleil ne fût pas encore levé, la journée s'annonçait sombre. Une brise sèche soufflait, annonciatrice d'un hiver précoce et rude. Il rentra et alla raviver les braises presque éteintes avec de vieux journaux qui s'empilaient au fond d'un placard. Il remit du bois dans le poêle et attendit que le feu commençât à réchauffer la cabane pour se remettre à ses recherches.

Il disposa devant lui les deux écrans qui allaient lui servir à visionner les images de surveillance. En plus d'un PC sécurisé des services fédéraux, il disposait du sien. Il relia le tout à un serveur portatif connecté au réseau de satellites de défense américains. Le peu de matériel qui tenait sur la petite table était en fait un concentré de technologie militaire de dernière génération. Cooper venait de recevoir une formation pour être apte à l'utiliser au mieux. Il trouvait tout cela beaucoup trop compliqué, bien que la prise en main eût été conçue pour être intuitive. Tous les nouveaux agents spéciaux étaient maintenant formés à utiliser ces outils, il n'était plus concevable de se passer des avantages tactiques considérables qu'offraient les nouvelles technologies. Cooper avait pris le train en marche. Il avait gardé cela pour lui, mais il se sentait complètement largué avec ce matériel. Selon lui, rien ne valait l'intuition du terrain. Il était de la vieille école.

Il commença par se connecter au réseau de communication interne et rendit une visite virtuelle à son ami Matt.

Sa bouille joufflue d'éternel geek apparut sur l'écran, couverte d'une casquette des New York Giants d'où jaillissaient ses boucles brunes hirsutes. Il exprima une surprise joviale :

— Hey ! Salut, Cooper.

— Salut, Matt.

— Est-ce que c'est la luminosité, ou bien tu as une vraie tête de déterrée ? lui demanda-t-il.

— J’occupe une cabane de gardes forestiers. Pour la lumière, il y a des bougies, ou bien il faut attendre le jour.

— Vieux renard, tu viens chercher des nouvelles du dossier classé 5d, je me trompe ?

— Tu as quelque chose de nouveau ? lui demanda Cooper.

— Pas encore, mais ça ne saurait tarder.

— Je t’écoute, dit Cooper.

— J’ai rendez-vous cet après-midi avec un gars qui aura sûrement des infos à me donner. Il bosse au dépôt central, service des échantillons. Bref, je ne peux pas t’en dire plus pour l’instant.

— Parfait, on se recontacte en fin de journée, convint Eliott.

Il allait couper la communication quand son ami l’interpella :

— Cooper ?

— Ouais.

Sous la visière de sa casquette, l’ado de quarante ans passés plissa les yeux et scruta suspicieusement son ami.

— Tout va bien ? lui demanda-t-il.

— Je me suis tapé soixante-dix kilomètres de marche en deux jours. Je suis un peu fatigué, c’est tout.

— Une promenade de santé pour toi ! Il y a autre chose, raconte.

— Tout va bien, Matt. J’attends ton appel.

— OK, à plus tard, Cooper.

Il alla se refaire chauffer du café puis démarra le logiciel de surveillance. Une question se posa à lui : jusqu’où pouvait s’étendre la zone de désolation qu’il avait observée dans les bois ? En faisant un zoom arrière, une forme géométrique se dessina : celle d’un cercle immense, dont le diamètre mesurait approximativement quarante kilomètres, dans lequel les capteurs thermiques n’enregistraient aucune chaleur organique. *Un cercle parfaitement proportionné*, où toute vie était absente.

Une effroyable intuition traversa son esprit.

Il s'empressa aussitôt de zoomer vers le centre de ce cercle pour y voir apparaître, à travers les massifs de végétation, une tache laiteuse, comme la pupille blanchâtre d'un œil démoniaque qui le fixait. Il tressaillit. Selon les données satellites, le vallon brumeux se trouvait être le centre exact, au mètre près, de ce cercle macabre.

Sa montre se mit à vibrer. Elle afficha le nom de David Mulla. Habituellement, les superviseurs ne contactaient pas directement leurs agents sur le terrain.

Son appel le surprit.

Il fit pivoter sa webcam vers lui et accepta la communication visuelle. Monsieur Mulla, quarante-huit ans, protocolaire, costume gris ajusté et allure de golden boy dopé à la plus-value.

— Bonjour, agent Cooper.

— Bonjour, chef.

— Bien, qu'avons-nous dans ces forêts, Cooper ?

— Pour ainsi dire pas grand-chose.

— Soyez plus clair.

— J'ai commencé à passer le secteur au peigne fin. Aucun élément pouvant laisser penser à une quelconque activité suspecte. Pas la moindre trace, nulle part...

Il allait lui faire état du cercle de désolation, mais il se ravisa car il l'aurait pris pour un fou. De plus, aussi incroyable que ce phénomène pût paraître, il n'avait aucun lien avec l'affaire.

— ... Si les auteurs des enlèvements sont dans cette forêt, reprit Cooper, ce sont de vrais fantômes, ou alors des professionnels, ce qui est peu probable. À moins que ces enlèvements aient été commandités.

— C'est effectivement très peu probable, Cooper, mais nous devons tout envisager. Selon moi, ce genre de monstres relève plutôt des milieux psychiatriques.

— C'est évident. Seuls des esprits dérangés à l'extrême peuvent être à l'origine de ces faits.

— Des recherches sont en cours dans les fichiers des hôpitaux responsables de ce genre de patients.

C'était l'occasion d'évoquer le problème des pièces qui lui avaient échappé dans le dossier classé 5d.

— À propos de fichiers, il manque dans mon dossier le rapport complet de l'équipe médico-légale sur la mort de Garrett et Kaitlyn Pearson, les parents de la dernière victime.

Le visage du superviseur se ferma.

— Vous avez été mandaté pour une mission bien délimitée, agent Cooper. Ne sortez pas du cadre de vos investigations.

— Il me semble que la mort, ou plutôt l'*assassinat*, des Pearson est totalement liée à mon enquête. Ces éléments définissent le *modus operandi* des auteurs des faits, les avoir en ma possession me serait...

— Dois-je vous rappeler, trancha le superviseur d'un ton froid, que vous êtes dans ces forêts pour localiser et mettre un terme à la menace que représentent ces criminels, quels qu'ils soient ? Laissez aux équipes spécialisées le soin de les identifier. Ais-je été clair ?

Le superviseur le fixait avec un regard de prédateur reptilien prêt à fondre sur sa proie.

— Parfaitement clair, chef.

— Très bien. Vous me tiendrez informé personnellement de la progression de vos recherches. Je vous laisse les coordonnées du poste sur lequel vous pourrez me contacter à toute heure.

Une pièce jointe s'afficha sur le bas de l'écran.

— C'est noté, chef.

— Parfait. Je ne vous retarde pas plus dans votre travail. J'attends de vos nouvelles rapidement, Cooper.

L'écran fut aussitôt recouvert par un fond bleu nuit où apparut l'emblème du FBI. Au milieu clignotait la phrase : fin de la communication.

Durant un long moment, il regarda fixement les quatre mots apparaître puis disparaître sur l'écran. À l'étrangeté de toute cette affaire venait s'ajouter cet appel inattendu du superviseur Mullay.

Il se cala en arrière dans la chaise et but une gorgée de café. Dehors, la brise s'était changée en bourrasques qui agitaient



bruyamment les tôles du toit de la cabane. Le ciel était toujours aussi gris et, hormis le souffle du vent qui remuait les branches, les forêts étaient toujours aussi mornes.

Sans trop y croire, il passa en revue les données du réseau de détecteurs qu'il avait mis en place dans les bois. Comme il s'y attendait, aucun d'entre eux ne s'était encore déclenché. Il s'attela ensuite à différentes recherches sur l'intranet des services fédéraux. Puis il s'orienta vers l'étude du patrimoine géologique de l'État de Pennsylvanie, l'histoire des anciennes civilisations autochtones. Il alla même jusqu'à comparer la structure circulaire des ruines avec tous les types de vestiges répertoriés à travers la planète. Plusieurs heures s'étaient écoulées et le jour faiblissait déjà. Il avait passé la journée devant ses écrans, presque vainement. Il se souvint que son ami Matt devait le rappeler pour lui donner des informations. Il trouva surprenant qu'il ne l'ait pas encore fait. Ce n'était pas son genre, il avait pour habitude de tenir parole.

La journée du lendemain s'écoula, identique à la précédente. Matt n'avait pas rappelé, et lorsque Cooper avait essayé de le contacter, il était tombé sur sa messagerie qui disait que son ami était en congé. Le bougre aurait pu le prévenir.

Les jours suivants furent tout aussi maussades. Ses excursions dans les bois, pour y étendre la couverture de la surveillance, devenaient une contrainte pesante. Il éprouvait la sensation écrasante que la force sépulcrale agissait contre lui, comme si la mort qui œuvrait dans ces vallées voulait le paralyser dans un flux de torpeur. Ses recherches sur l'origine des ruines ne lui permirent de tirer aucune conclusion, et moins encore d'en identifier les bâtisseurs. D'ailleurs, s'agissait-il vraiment de ruines ? Il n'en était plus sûr. Il n'était plus sûr de rien. Il commençait à se sentir dans cette cabane au milieu des forêts comme un naufragé accroché à une bouée dérivant sur un océan inconnu.

*14 octobre.*

Au soir du douzième jour, à 23 h 41 précisément, un signal retentit.

Il se rua sur son poste de travail. Une étreinte glaciale le saisit tout entier lorsqu'il visionna les images. Elles provenaient du secteur E. Plus exactement, elles étaient émises par *l'une des deux caméras placées au sommet d'un mégalithe des ruines*.

— Je te tiens, murmura-t-il en ajustant la netteté de la transmission. Qui que tu sois... ou quoi que tu sois.

Il ne distingua d'abord que trois ombres. Elles se tenaient sur l'esplanade dégagée au centre du dédale, immobiles. Trois silhouettes. Graciles, fluettes, visiblement celles de jeunes femmes. L'une d'elles tenait un objet à deux mains. Il supposa qu'il devait s'agir d'un livre, un gros volume. Le triangle des trois ombres resta ainsi un long moment, parfaitement équilatéral sous la lune presque pleine qui s'élevait.

Il établit rapidement une communication avec l'agent de relais satellite.

— Ici Cooper, sur la zone de couverture au nord de St. Marys. J'ai sous les yeux des mouvements sur le secteur E, est-ce que vous les avez aussi ?

— Ici la surveillance satellite, nous les avons, agent Cooper.

— Je vais me rendre sur place. Tenez-moi informé de leurs moindres mouvements.

— Reçu, nous ne les lâchons pas d'un pouce.

Il se harnacha de son équipement en quelques secondes, contrôla son armement et quitta le cabanon au pas de course.

Il plongeait sous les souches en travers du sentier, bondissait sur les rochers, vif comme un puma, l'adrénaline affluait dans ses artères au rythme des battements accélérés de son cœur. Il maintenait une vitesse constante, sans aller au-delà de ses limites, car il avait vingt-huit kilomètres de course devant lui.

— Agent Cooper, ça se déplace. Je répète : ça se déplace.

— Reçu. Ça se déplace comment ?

— Lentement. Vers le sud.

— Un véhicule ?

— Non, à pied. Attendez... Ça s'immobilise maintenant, sur la zone des ruines.

Il arriva sur le pont ferroviaire désaffecté et bondit sur les madriers en évitant de passer à travers ceux qui manquaient. Il gravit la colline, puis une fois au sommet descendit l'autre versant, dévalant les éboulis de pierre à toute vitesse.

Encore douze kilomètres. Il franchit les dernières collines en accélérant sa foulée. Il alla se placer en hauteur sur un rocher pour faire une pause. Il pouvait voir le vallon dans ses jumelles depuis la butte sur laquelle il se trouvait. Il reprit son souffle pendant cinq minutes et se remit en route, aussi silencieux et agile que l'un de ses ancêtres indiens.

Il passa le dernier ruisseau et montait la dernière côte vers le promontoire quand son oreillette grésilla :

— Agent Cooper. On ne les a plus ! Je répète : les cibles n'apparaissent plus sur nos visuels.

Il arrêta net sa course et contrôla l'écran à son poignet. Les trois points verrouillés par la surveillance satellite avaient effectivement disparu !

— Merde ! C'est pas possible ! s'exclama-t-il.

Il se hissa sans un bruit jusqu'en haut de l'abrupt qui dominait le vallon et, une fois en haut, s'attacha à la corde pour descendre furtivement en rappel. Il se glissa jusqu'à l'entrée du dédale et parcourut les couloirs en épiant les alentours, tous ses sens en éveil.

Les trois ombres avaient quitté les lieux.

— Surveillance satellite, ici Cooper. Est-ce que vous m'avez en visuel sur la zone ?

Aucune réponse.

— Surveillance satellite, je répète : est-ce que vous m'avez en visuel ?

Le silence, encore.

— Il n'y a rien qui passe ici ! s'exclama-t-il. Le brouillard fait sûrement écran.

Il grimpa sur un mégalithe dont le sommet s'élevait au-dessus de la surface laiteuse de brume.

- Surveillance satellite, vous me recevez ?
- Nous vous recevons, agent Cooper.
- Le brouillard persistant qui recouvre les ruines fait interférence. Est-ce que les cibles ont réapparu en dehors du vallon ?
- Négatif.
- Elles auraient dû... À moins qu'elles soient encore sur la zone, ce dont je doute.
- Contrôlez vos capteurs.
- Je le ferai lorsque le jour sera levé. Je vais rester ici cette nuit, et certainement les suivantes. Si nos visiteuses nocturnes réapparaissent, je serai là pour me rendre compte de leur activité.
- Très bien, nous maintenons une liaison permanente avec vous.

— Parfait. Fin de la transmission.

Il se défit de son équipement. Il était en sueur. Il descendit jusqu'au ruisseau en chancelant, s'agenouilla au bord de l'eau et y plongea la tête, en profitant pour boire de grandes gorgées fraîches. Une fois sa tente installée, il ne tarda pas à se glisser dans le sac de couchage et à s'endormir.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, le soleil poignait à l'horizon. Les lueurs de l'aube étaient assombries par le voile blanchâtre qui flottait au-dessus des alignements circulaires de mégalithes. Les pierres immenses dressées vers le ciel paraissaient des sentinelles figées. Quelle sorte de secret gardaient-elles ? Il avait disposé sa tente dans l'anfractuosité d'un rocher, dissimulé derrière les feuillages de buissons et de fougères. Il sortit de son duvet et resta nu quelques minutes, s'étirant, laissant le froid tonifier son corps élancé à la musculature saillante. Il s'habilla et alla se passer de l'eau sur le visage au ruisseau, puis se mit au travail.

Il passa la plus grande partie de la journée à contrôler le dispositif qu'il avait installé alentour du vallon. Bien que tout semblât fonctionner parfaitement, aucune image, ni aucune prise sonore n'avaient été enregistrées par le système, ce qui

était techniquement impossible... Et pourtant, il ne pouvait que constater les faits, impuissant à y changer quoi que ce fût. À cela s'ajoutait la transmission satellite qui était rendue impossible par le voile de brume. Les trois silhouettes apparues cette nuit avaient-elles profité de cette invisibilité pour disparaître ? Avaient-elles perçu qu'elles étaient observées ?

Il tenta à plusieurs reprises de percer l'écran d'interférences pour rétablir le signal sous la couche de brouillard, en vain. Mais lorsqu'il sortit des brumes pour contacter l'agent de relais satellite...

— Ici l'agent Cooper.

...

— Est-ce que vous me recevez ?

Il laissa passer presque une minute.

— Relais satellite, me recevez-vous ?

Il n'obtint pas la moindre réponse.

Il se déplaça et renouvela l'appel, sans résultat. Plus aucun signal ne passait, même en dehors de la nappe de brouillard.

La zone d'interférence paraissait s'être étendue au-delà de la vallée.

— Ici l'agent Cooper...

Après quelques minutes, il abandonna ses tentatives d'appel.

En plus des communications, il s'aperçut bientôt que tout le dispositif qu'il avait installé était maintenant inopérant. Il s'assit et réfléchit calmement aux solutions qu'il pouvait mettre en place. S'il retournait à la cabane, il pourrait certainement rétablir les transmissions depuis le serveur. Ce qui le préoccupait essentiellement était la nature de cette panne. Cela ressemblait à une sorte de virus qui se serait propagé. Son équipement informatique montrait effectivement les symptômes d'une attaque de type viral. Il se retrouvait totalement isolé et ne pouvait compter que sur ses propres moyens pour tenir sa position sur la zone. Il resta un long moment à visionner en boucle les brèves images des trois silhouettes qui étaient apparues durant la nuit.

Les alignements circulaires de mégalithes laissaient supposer que ces ruines pouvaient être un lieu autrefois sacré. Les trois ombres féminines pouvaient y avoir accompli une sorte de rituel. C'est ce qu'il déduisit en revoyant les enregistrements où l'une des silhouettes tenait selon toute vraisemblance un livre ouvert devant elle.

Il se leva et alla faire quelques pas, toujours absorbé dans ses réflexions. L'absence de vent plongeait les bois dans une telle immobilité que le temps lui-même semblait s'être arrêté. Il tenta de rétablir la connexion satellite mais n'y parvint pas. Il aurait été plus sage de retourner au cabanon afin de prévenir le QG pour obtenir du renfort, mais il décida de rester en planque sur les ruines. L'intuition que les trois ombres reparâtraient cette nuit même s'était changée en certitude.

Le jour s'éteignit lentement pour laisser place au crépuscule. La nuit se répandit comme de l'eau noire jusque dans les plus petits recoins des bois. Il s'était posté en hauteur sur une butte à l'écart du tertre, de manière à ne laisser aucune zone du dédale en dehors de son champ de vision. Allongé, en partie recouvert par un tapis d'humus, l'œil dans sa lunette, et gardant à portée de main le peu de matériel qui fonctionnait encore, il attendait. Vers 23 h, une bise se leva, soulevant des feuilles mortes qui se mirent à danser dans les couloirs des ruines.

— Un peu de mouvement, murmura-t-il en jouant à suivre les feuilles dans son viseur.

23 h 28. Le vent soufflait plus fort à présent et hurlait entre les vieilles pierres une plainte funèbre. Ces lieux n'étaient plus qu'un théâtre sinistre où seule la mort pouvait se donner en représentation. La lune se leva enfin et déversa sa clarté sur le manteau de brume.

C'est alors qu'il perçut des bruits, plus bas dans la vallée.

Cela se rapprochait des ruines.

Il écouta plus attentivement, retenant son souffle.

Des craquements de brindilles résonnèrent, presque comme des coups de tonnerre dans le silence qui était resté jusque-là inviolé.

C'étaient effectivement des pas.

Des pas qui se rapprochaient.

Une vague d'adrénaline déferla dans son corps. Son index se contracta par réflexe sur la gâchette de son arme. Les trois silhouettes apparurent, gravissant le tertre sans un bruit, légères comme la brume qui s'entrelaçait autour d'elles, paraissant les accueillir de ses volutes lactescentes.

## 6

Il s'agissait de trois jeunes femmes, étrangement identiques, extraordinairement belles. Leur chevelure noire tombait en boucles sur leurs épaules. Leur visage gracieux était aussi pâle que la lune qui venait de se lever. Elles glissaient entre les mégalithes et paraissaient flotter au-dessus du sol, dans leur robe de laine sombre qui traînait derrière elles. Elles regardèrent avec méfiance alentour, puis l'une d'elles sembla s'absorber dans la récitation de psaumes, toutefois Cooper ne parvint pas à reconnaître la langue qu'elle employait. Elles arrivèrent au centre des ruines et se disposèrent en triangle, tout comme elles l'avaient fait la nuit précédente. Il rampa vers elles et alla se placer en hauteur de façon à pouvoir les épier au mieux.

Lorsqu'il parvint au-dessus d'elles, ce qu'il entendit alors glaça son sang dans ses veines. Celle qui psalmodiait était

maintenant prise de tremblements... Sa voix, ou plutôt *la voix* – car ce qui sortait de sa gorge ne pouvait être le fait d'une jeune femme – fluctuait odieusement, dégageait une insanité presque palpable. Son faciès s'était métamorphosé en celui d'une créature infâme, convulsée par le mal à l'état brut. Son teint cadavérique était strié de rides d'où suintait un sang noirâtre et coagulé. Et tandis que sa bouche hideuse continuait de vomir un flot de paroles lugubres, ses yeux exorbités suivaient fiévreusement les lignes du livre énorme qu'elle tenait en tremblant.

Les deux autres tournaient autour d'elle d'un pas lent et solennel, lui caressant parfois les cheveux de gestes affectueux. Au bout d'un long moment, les incantations maléfiques cessèrent et les trois silhouettes se figèrent sur place. Elles restèrent ainsi quelques interminables minutes, se tenant parfaitement immobiles, sans plus émettre le moindre son.

Cooper resta allongé à les observer, à demi pétrifié, tentant d'assimiler rationnellement la situation. Partagé entre incrédulité et terreur, il se tenait tout aussi silencieux et immobile qu'elles. Puis, elles s'animèrent à nouveau. L'officiante avait retrouvé une apparence de jeune femme, encore aussi étonnamment belle que dix minutes auparavant. Elles repartirent alors, insaisissables, vers le fond de la vallée d'où elles avaient surgi.

Cooper n'avait pas assez d'éléments pour intervenir ou envoyer un rapport cohérent à ses supérieurs, du moins il n'avait rien qui était en lien avec les disparitions des enfants de St. Marys. Mais il tenait là quelque chose de sérieux. Par chance, il avait pu enregistrer la scène sur son appareil cellulaire.

*Des sorcières...* pensa-t-il. Bien que du sang indien coulât dans ses veines, ce genre de croyance lui était totalement étranger. Cependant, il devait se rendre à l'évidence, il venait bel et bien d'assister à ce qui semblait être une cérémonie de sorcellerie.

La journée du lendemain s'écoula encore dans la quiétude lugubre des bois exsangues. Les relents de l'énergie maléfique



qui s'était propagée cette nuit-là flottaient encore dans l'air. Des fragrances putrides chargées de miasmes lui entraient dans les narines à chaque inspiration. Il nota dans son rapport que ces émanations ne pouvaient que sortir du sol, tout comme les brumes persistantes, dont la composition vaporeuse lui restait encore inconnue.

— Quatorzième jour de mission, entama-t-il dans son enregistreur. Les ruines ont été hier soir le lieu de faits que je qualifierai d'occultes. Trois individus de sexe féminin se sont livrés à des pratiques ésotériques s'apparentant à celles de messes noires de sorcellerie. Existe-t-il un lien entre ces trois jeunes femmes, ces ruines singulières et les enlèvements de St. Marys ? Voilà la seule question à laquelle je dois apporter une réponse concrète et rationnelle, même si pour l'instant, de nombreux faits ayant eu lieu dans ces forêts demeurent difficilement explicables.

Il prit son téléphone et ouvrit le fichier des images qu'il avait réussi à filmer. Mais un message d'erreur lui indiquait que le fichier n'était pas lisible.

Lorsque vint le crépuscule, une lune énorme se leva, plus pleine encore que celle de la veille. Bientôt, les bois furent enveloppés de clarté. Il s'était dissimulé juste au-dessus de l'endroit où la cérémonie s'était déroulée la veille, faisant corps avec la roche, dans le creux d'une cavité. Il attendait depuis plusieurs heures, à l'affût, le visage recouvert de peinture noire, parfaitement invisible. Il savait que les trois prêtresses finiraient par se montrer. Son instinct de chasseur ne l'avait jamais mis en défaut, peut-être tenait-il ce don de ses ancêtres. Aussi, quand il entendit les bruissements de feuilles foulées et les ramures s'agiter, il ne fut pas surpris.

Les trois silhouettes se découpèrent dans les lueurs argentées. Elles s'avançaient d'un pas solennel vers les ruines, leur visage couvert d'une capuche. L'une d'entre elles portait en bandoulière une large manne faite d'un tissu noir, visiblement chargée d'une matière pesante. Elles arrivèrent sur l'esplanade

circulaire, au pied du grand mégalithe sur lequel il se tenait dissimulé. Elles se découvrirent. Leur visage angélique était si proche qu'il pouvait en détailler les contours gracieux. Alors que deux d'entre elles disposaient un cercle de torches qu'elles enflammèrent une à une, la troisième traça au sol les lignes d'un grand pentagramme au moyen d'une poudre blanchâtre. Une fois leurs préparatifs savamment accomplis, elles entamèrent leur rituel macabre.

Deux des prêtresses désignèrent gracieusement l'incantatrice, qui se dévêtit avec lenteur jusqu'à se retrouver presque nue. Elle n'était couverte que par un simple voile transparent qui laissait deviner ses seins et son intimité. Les deux autres entamèrent des chants et entrèrent peu à peu en transe. Elles effectuaient à présent une danse lancinante autour de la première. L'une d'elles s'empara alors d'une torche et vint la poser au-dessus d'un autel de pierre. Cérémonieusement, elle sortit de la manne noire le livre énorme qui allait servir pour le rituel. Elle le porta jusqu'aux mains de l'officiante, qui l'ouvrit et commença à en psalmodier les versets maléfiques.

Les deux autres semblaient au comble de la tension et parvenaient difficilement à contenir leur frénésie. Elles tapaient des pieds au sol bruyamment, vociféraient, battaient l'air de leurs bras, telles des marionnettes qui attendaient que la main du mal vînt saisir les ficelles de leur volonté pour les animer.

L'officiante, maintenant agitée de tremblements violents, s'approcha de l'autel. Cooper distingua alors quelque chose au niveau du sol. Il vit nettement une sorte de nuée noirâtre qui s'éleva de terre et sinua jusqu'aux pieds de l'officiante. Puis la chose remonta lentement le long de ses jambes. L'essaim répugnant, comme animé par une forme de conscience, paraissait chercher la tiédeur moite de la prêtresse qui se tenait, cuisses ouvertes, prête à être pénétrée par le fluide immonde. C'est alors que la chose se glissa brusquement dans l'entrejambes offert. La prêtresse fut aussitôt agitée de soubresauts, emportée dans une métamorphose agonisante. Des craquements osseux se firent d'abord entendre, puis une

fumée obscure, épaisse comme une encre en suspension, se mit à jaillir par tous les orifices et les pores de la pauvre fille qui se débattait et criait affreusement. Le nuage masqua la transformation atroce, ses fumeroles enlaçant la jeune femme d'étreintes sinistres. Lorsqu'elles se furent dissipées, le corps de la prêtresse, maintenant sombre comme du charbon, s'était allongé, étiré dans sa hauteur. La créature devait mesurer trois mètres environ. Son visage était devenu noir comme l'ébène, fendu de deux pupilles reptiliennes, décrépité et orné d'une bouche démesurée qui le traversait dans toute sa largeur. La dentition était comme une rangée de lames noires et luisantes, acérées. Des filets de suc visqueux coulaient de cette gueule infâme, d'où continuait de sortir mécaniquement un flot de borborygmes incantatoires. Elle se redressa et huma l'air quelques secondes. Cooper retint son souffle. La chose s'avança alors vers l'autel et de sa main osseuse, incroyablement longue, ouvrit la manne de tissu noir et en vida le contenu sur l'autel de pierre.

C'est alors que les choses basculèrent dans une réalité encore plus horrible, suffocante.

Sur l'autel gisait une masse informe, ensanglantée. Cooper ajusta la luminosité de son viseur pour parvenir à distinguer clairement la chose : le corps mutilé d'un jeune enfant. L'hystérie s'était emparée des deux autres femmes, dont la danse s'était changée en spasmes violents. La créature elle-même semblait en proie à une force qui était littéralement entrée en possession de sa carcasse affreuse... Elle se jeta sur le corps meurtri de l'enfant et commença à le dévorer avec une avidité furieuse. Cooper entendit les os se disloquer entre ses mâchoires et ses dents tranchantes déchirer les chairs. Sans hésiter une seconde de plus, il saisit son arme de poing pour mettre un terme à ce carnage. Il sauta du haut du mégalithe pour se réceptionner au milieu du pentagramme, à moins de deux mètres de la créature. Celle-ci fit volte-face en un éclair et fixa ses yeux livides sur lui. Elle cessa ses mastications et le considéra avec intérêt pendant

quelques secondes. Il ne fit aucune sommation et vida son chargeur sur la bête, qui s'effondra.

Les deux autres harpies se figèrent et le dévisagèrent, tétanisées d'effroi. Il comprit soudain que ce qu'elles observaient se trouvait en fait dans son dos, flottant au-dessus de sa tête.

Il était trop tard.

La nuée noirâtre s'abattit sur lui.

\*

Lorsque ses yeux s'ouvrirent, il fut aveuglé par le soleil qui irradiait au-dessus de la brume laiteuse des ruines.

Il gisait à terre, entièrement nu.

Il avait froid. Son corps n'était que douleur.

Dans sa bouche, un goût âpre, faisandé, lui donna une nausée irréprouvable. Il vomit tout ce qu'il avait dans le ventre. Un flot rougeâtre se vida sur l'herbe du tertre. Du sang, mêlé à des substances plus ou moins solides, déchirées, broyées, des morceaux d'os, lui sembla-t-il, plus ou moins gros. Il tomba à genoux et se vida encore, en un spasme libérateur.

— Mais qu'est-ce qui m'arr...

Un troisième jet rubis jaillit, agrémenté de lambeaux de chair partiellement digérés. Par réflexe, ses mains se placèrent devant sa bouche, peut-être autant pour empêcher un nouveau déversement sanglant que pour étouffer un hurlement, mais il ne put contenir aucun des deux. Il laissa sortir de sa gorge un cri primal, tel celui d'un nouveau-né ouvrant les yeux sur le royaume des enfers.

Il s'effondra dans la terre humide, se recroquevilla sur lui-même, agité de soubresauts. Ce ne fut qu'au bout d'un long moment qu'il rouvrit les yeux vers le ciel, implorant que tout cela ne fût qu'un cauchemar. Mais la vision de son corps couvert de sang noir coagulé jusqu'aux pieds, puant la mort, n'était pas une hallucination. Il s'efforça de se ressaisir et de retrouver autant de lucidité que possible. Il lui fallait comprendre ce qui lui arrivait et trouver des solutions. Rapidement.

Combien de temps était-il resté inconscient ? Il était à présent en contrebas du dédale, près du ruisseau. Il avait certainement roulé jusque-là après avoir perdu connaissance. Il rassembla les forces qui lui restaient et remonta vers le haut du tertre. Des questions se pressaient à la porte de son esprit, toutes plus inconcevables les unes que les autres, mais il les ignora, pour ne pas avoir à imaginer les réponses qu'il pouvait leur apporter. Ses vêtements étaient dispersés à travers les couloirs des ruines. Il les ramassa et se revêtit tant bien que mal avec ceux qui n'étaient pas déchirés. Il tenta de se remémorer les faits qui étaient survenus avant qu'il ne perdît connaissance, mais un flou obscur voilait ses pensées. Son dernier souvenir était celui de cette créature qu'il avait abattue, ensuite... plus rien, le néant total dans sa mémoire. Il avançait en titubant entre les blocs de roche, redoutant ce qu'il allait découvrir. Lorsqu'il arriva sur l'esplanade circulaire, ce qu'il vit lui provoqua un ultime renvoi, mais il n'avait plus rien à vomir et ne put qu'éructer bruyamment.

Il tomba à genoux sur la terre ocre couverte de sang. Des pièces charnues déchiquetées – les restes de plusieurs corps ; apparemment trois au total – jonchaient le sol. Le pentagramme satanique, foulé par le mal, en avait presque été effacé. Des flashes se mirent à jaillir dans son esprit. Des scènes toutes plus sanglantes remontaient par rafales. Les visions insoutenables s'enchaînèrent jusqu'à devenir cohérentes dans leur chronologie. Sa mémoire parvenait à réorganiser tout ce chaos d'abomination, car c'était une nécessité que de comprendre, de procéder à une reconstruction. Sa rationalité et sa faculté d'analyse reprirent le contrôle. Il parvint à réaliser objectivement ce qui s'était réellement produit.

Il se rappela la nuée noirâtre, les incantations, la prêtresse changée en une créature monstrueuse, avide de sang, le massacre qui avait suivi... Son intervention. Les images étaient saccadées, elles tremblaient et s'enchaînaient dans la confusion. Il parvint à voir la nuée noire pénétrer son corps, soulever ses entrailles, étirer ses os et déchirer ses chairs.

Et il vit alors toute l'horreur, avec les yeux de cette créature qu'il était devenu, toute l'horreur qu'il avait *lui-même* perpétrée.

L'agent Cooper, qui poursuivait et traquait le mal depuis des années pour le compte du FBI, venait d'accomplir au cours de cette nuit les actes les plus invraisemblablement atroces que la conscience humaine pût concevoir. D'après l'état des corps et les bribes de souvenirs qui lui remontaient, il réalisa qu'il avait dévoré partiellement les trois jeunes femmes, vivantes, et ce qu'il restait d'un enfant, probablement l'un des disparus de St. Marys.

Tels étaient les faits.

Même si tout cela était difficilement concevable, voilà ce qui s'était objectivement produit. Quelque chose avait pris le contrôle total de sa volonté, s'était emparé de lui comme l'on saisit un simple objet, pour en faire un usage quelconque.

— OK... Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?! hurla-t-il, agonisant de terreur.

Il se sentait comme un équilibriste, dansant une valse avec la folie, virevoltant au-dessus des enfers sur un fil qui menaçait de rompre à tout instant.

Il regarda autour de lui, hagard, sans arriver à se poser d'autre question. La machine à questions avait disjoncté, maintenant. Dispersés çà et là, au sol, ou accrochés sur les parois des mégalithes tels les ornements improvisés d'une célébration funèbre, les corps disloqués criaient toute l'horreur de la nuit, rougeoyants, encore palpitants de vie. Il rampa vers l'autel et s'agenouilla devant les restes de ce qu'il supposa être ceux de l'enfant. Celui-ci ne consistait plus qu'en une mince série de vertèbres lovée dans la cuve ensanglantée.

Il resta prostré, incapable de faire un geste de plus.

Il continua de verser des larmes, aussi froides que la pluie qui venait de se mettre à tomber doucement, comme pour laver les pierres souillées. Un objet attira alors son attention derrière l'autel, en bas des marches grossièrement taillées. Une vague de lucidité vint le submerger, brutale, un véritable tsunami.

*Le livre.*

Il se releva en un sursaut. Ses gestes n'étaient plus coordonnés. Toute son énergie allait vers le peu de facultés de déduction qui lui restait. Il dévala l'escalier à la manière d'un pantin désarticulé et s'affala en bas, le nez dans la boue. Il se traîna jusqu'au volumineux ouvrage dont la couverture de cuir brillait sous la pluie. Il s'en empara, roula sur le dos et le prit contre lui. Puis il l'essuya et le couvrit de sa veste, de même qu'il l'aurait fait avec l'un des enfants rescapés.

Ce livre contenait certainement l'explication à ce qui lui arrivait, le processus, quel qu'il pût être, de ces métamorphoses sanguinaires. Le manuscrit pouvait l'amener jusqu'à son auteur, ou au moins jusqu'à un adepte qui saurait l'interpréter.

Il se redressa d'un bond et remonta vers son campement, sans oublier de récupérer au passage ses armes et le reste de son équipement éparpillé à travers les ruines. Il plia sa tente et analysa une dernière fois la scène sanglante. Son ADN serait identifié sur les restes des sorcières, c'était certain. Il pouvait tenter d'incendier le dédale avec du carburant et d'effacer toute trace de sa présence, mais la dissimulation ne le mènerait nulle part. Même s'il était capable de tenir en échec ses collègues, cela ne durerait qu'un temps.

Il fallait jouer la carte de la vérité.

Et pour cela, il lui fallait d'abord faire toute la lumière sur la métamorphose qu'il avait vue à l'œuvre sur la prêtresse avant qu'elle s'emparât de lui.

Le principal était qu'il avait la certitude de ne pas être responsable de ces atrocités, y compris du point de vue légal. Il avait assez d'éléments pour arriver à prouver que quelque chose d'extérieur, une force extrêmement puissante, avait pris le contrôle de sa personne. La nature de ces phénomènes dépassait l'entendement, mais il n'avait pas rêvé. C'était hélas l'atroce réalité.

Il y avait, quelque part, une explication rationnelle à tout cela.

